20 OCTOBRE 1951

N° 314 - 100 FRANCS

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

LA VISITE DE LA PRINCESSE ELIZABETH AU CANADA

L'état de santé de S. M. George VI s'étant très sensiblement amélioré, S. A. R. la princesse Elizabeth a pu accomplir au Canada le voyage dont on avait craint qu'il ne fût empêché par la maladie du souverain. La princesse et son mari, le duc d'Édimbourg, ont reçu un chaleureux accueil, et les Canadiens d'origine française ont été particulièrement heureux d'entendre leur hôte s'exprimer en français au cours des cérémonies. Phot. Acmé.

deux siècles... sept générations

DE PROBITÉ ET D'EXPÉRIENCE BOURGUIGNONNES

POULET
PÈRE & FILS

PROPRIÉTAIRES NÉGOCIANTS A BEAUNE (COTE-D'OR) DEPUIS 1747 - EXCELLENT EN L'ART D'HARMONISER LES CRUS PRESTIGIEUX DE BOURGOGNE AVEC LES PLATS LES PLUS RENOMMÉS DE LA CUISINE FRANÇAISE

CARTE DES VINS

BOURGOGNES ROUGES

Année | Bouteille | ½ Bout.

VOLNAY 1934 : En dépit de Pommard et de Meursault. - C'est toujours "Volenay" le plus haut ".
Il enveloppe de son arôme subtil une financière flanquée de fines quenelles et il est tellement délectable avec un chapon de Bresse ventru, doré, juteux et craquelant.

BEAUNE-THEURONS 1929 : " La race d'un pur sang - La pureté d'un rubis ".
Sa robe s'harmonise aux tons chauds des " dorures " et des sauces à la saveur desquelles il mêle les parfums puissants et délicats de son terroir.

CLOS VOUGEOT 1934 : Délices dont Dieu a doté les Hommes !!!
Depuis Louis XV dont il était le préféré, sa noble race rehausse les pièces de gros gibiers, mystérieusement cuisinées à la " Grand Veneur "

BOURGOGNES BLANCS

Année | Bouteille | ½ Bout.

MEURSAULT GOUTTE D'OR 1937 : "Tous les bienfaits de Phébus dans l'or de sa robe".
Sa distinction lui donne toujours le privilège de paraître auprès d'un homard flambé au cognac ou d'une truite mijotée en son beurre doré d'Isigny, ou peut-être encore, auprès d'un jambon en tranches roses douillettement nappées de sauce crémeuse, juste à point, parfumée de Porto et de Truffes.

MONTRACHET 1928 : Alexandre Dumas disait " qu'il devait être bu à genoux et tête découverte ".
... plus distingué compagnon des plats cuisinés en blanc et tient toujours place ... poisson ou crustacé de choix, présentés en leur meilleur apparat.
... déjà ..... s'en délectait ..... ".
... des crustacés fortement ... haute mer.

UN COIN DE LA CARTE DES VINS PRÉSENTÉE PAR LEUR MAITRE DE CHAIS
Georges Gallet

Dans la vallée du Rhône...
Toujours bien accueilli !

Vivien 1951 -
l'accrobate et la
cathédrale Saint-Vincent
- FALCUCCI -

BYRRH

with pleasure
with pleasure
With pleasure
PARFUM DE CARON

7me ANNÉE — NUMÉRO 314 20 OCTOBRE 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

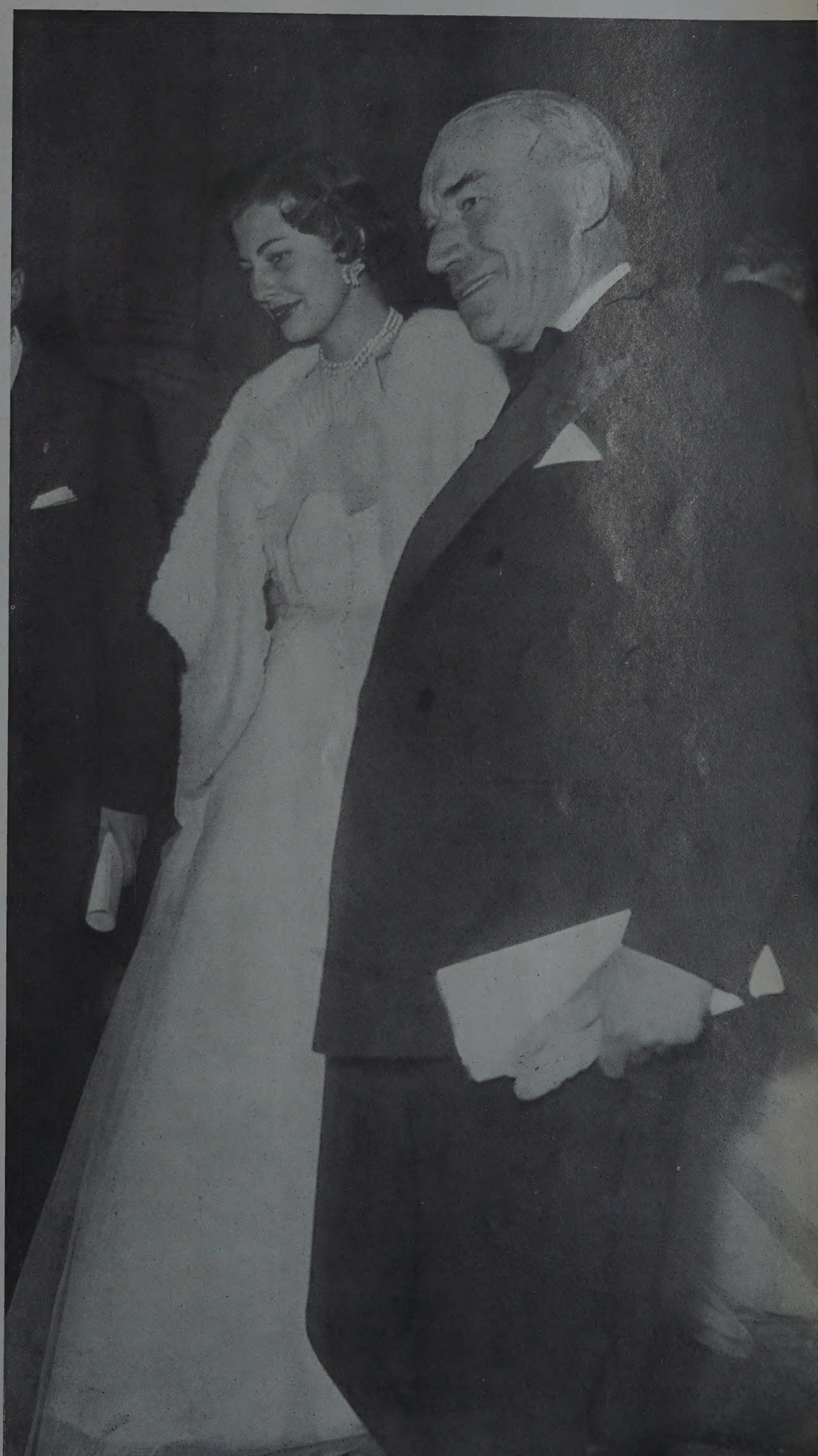
PENDANT UN DES ENTR'ACTES L'IMPÉRATRICE D'IRAN A REÇU LES INTERPRÈTES. CI-DESSUS, JACQUES CHARON, LE MAITRE A DANSER.

POUR CE GRAND GALA PAUL LÉAUTAUD LUI-MÊME AVAIT REVÊTU LA TENUE DE SOIRÉE. CI-CONTRE, S. M. I. AVEC M. ANDRÉ MARIE.

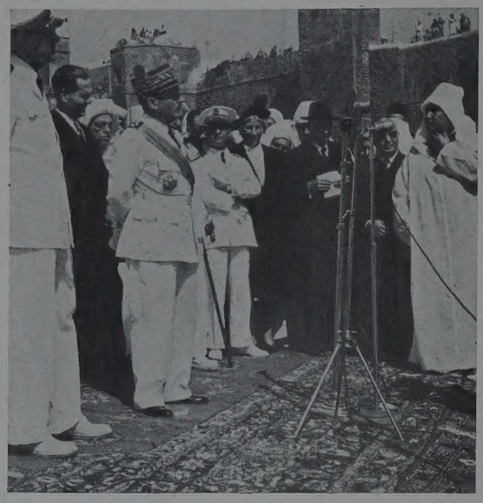
L'IMPÉRATRICE D'IRAN CHEZ MOLIÈRE

Le Tout-Paris assistait à la reprise du *Bourgeois gentilhomme*, à la Comédie-Française. La corbeille était une constellation de jolies femmes où brillaient quantité de vedettes de la scène et de l'écran. Dans sa loge M. André Marie, ministre de l'Education nationale, accueillait l'impératrice d'Iran, S. M. Soraya Effandyari, dont la beauté et l'élégance furent très remarquées. On admirait aussi la sœur du roi d'Egypte, la princesse Fawzia. Dans la mise en scène de Jean Meyer les interprètes, Louis Seigner — Monsieur Jourdain — en tête, furent longuement applaudis, tandis que les décors et les costumes de Suzanne Lalique faisaient sensation.

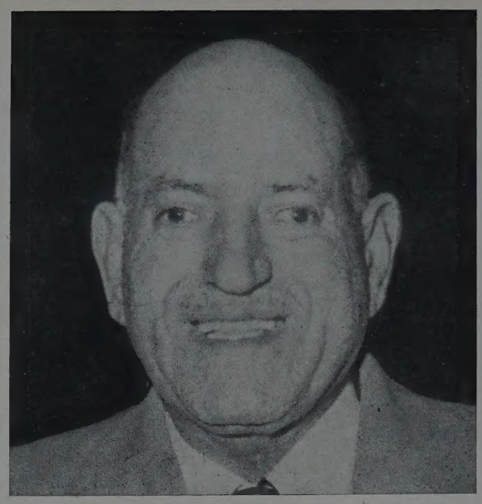
Photographies *France-Illustration* (Ch. P. Raffin).



ACTUALITÉS MONDIALES DE



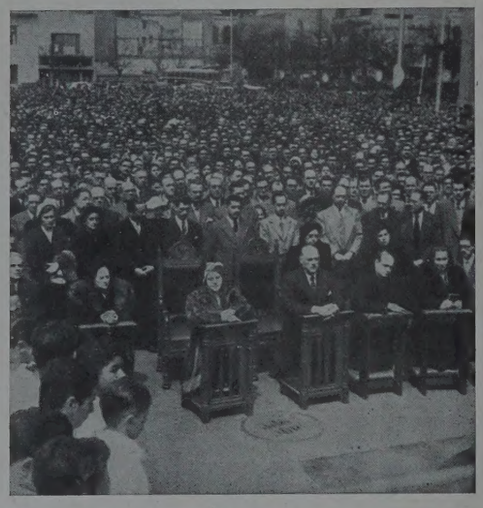
RABAT. Le général Guillaume, nouveau résident général au Maroc, a été, à son arrivée dans le protectorat africain, l'objet de fastueuses réceptions, notamment à la casbah des Oudaïas (ci-dessus).



VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

LE CAIRE. Nahas pacha, premier ministre d'Egypte, a proposé au parlement de dénoncer le traité anglo-égyptien de 1936 et de proclamer le roi Farouk roi du Soudan. Cette nouvelle crise, éclatant aussitôt après les événements d'Iran et en pleine période électorale, a profondément bouleversé l'opinion britannique.

HANOI. Tandis qu'elles enrayaient l'offensive vie minh en pays thaï, les forces franco-vietnamienn éliminaient par l'opération « Mandarine » l « Viets » infiltrés au sud du delta tonkinoi

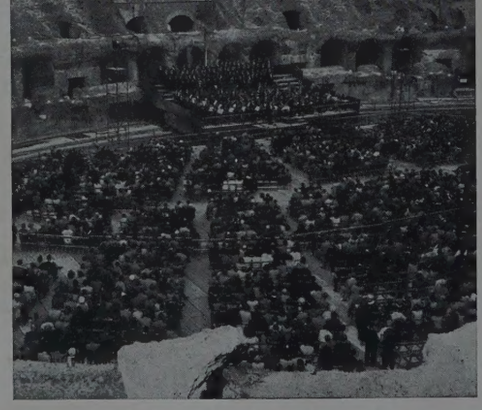


BUENOS-AIRES. Un public recueilli, qui s'était assemblé sur l'avenue du 9-Juillet, a prié longuement pour le rétablissement de M^me^ Perón, que l'on sait souffrante depuis la récente tentative de soulèvement.

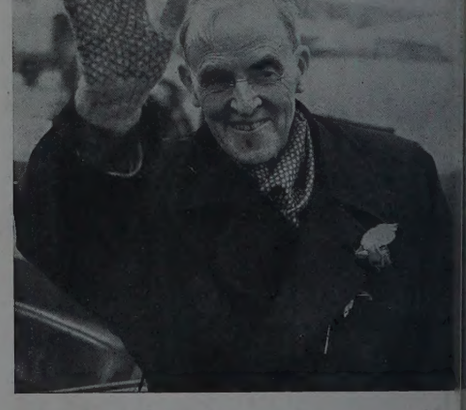
PARIS. Le général Bradley, président du comité des chefs d'état-major américains, qu'on voit accueilli à son arrivée à Orly par le général Juin, a eu d'importants entretiens avec les membres du S. H. A. P. E.

BERLIN. Après le discours de M. Adenau (ci-dessus), M. Grotewohl, président du Conseil d'Al magne orientale, a déclaré « acceptables » la plup des conditions posées par Bonn à des élections général

MARLY. Le nouveau drapeau des armées atlantiques, qu'on voit présenté ci-dessus par le général Eisenhower, flottera désormais sur le quartier général allié, auprès des étendards des nations participantes.



ROME. Par les soins d'une organisation privée, qui a loué le Colisée à l'Etat italien, des concerts sont maintenant donnés dans ce monument, ainsi transformé en un excellent théâtre en plein air.



LONDRES. Sir Stafford Cripps, que sa sa avait obligé à quitter son poste de chancelier l'Echiquier, est rentré de Suisse, où il était soig pour se reposer dans sa maison du Gloucestersh

LA SEMAINE

OMFORD. C'est dans le comté d'Essex que le emier anglais, M. Attlee, a inauguré la cam- gne électorale en ripostant aux violentes attaques M. Churchill contre la gestion travailliste.

ARIS. Le « train de l'Europe », qui depuis six ois parcourt notre continent pour exalter l'idée son unification, s'est installé sur l'esplanade Invalides, où il accueille de nombreux visiteurs.

ARIS. Créé par la conférence d'Ottawa pour partir justement entre les pays atlantiques les arges du réarmement, le « comité des Sages » a vert ses travaux sous la présidence de M. Harriman.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

J'APPRENDS avec joie, et mieux encore avec reconnaissance, que l'Université Saint-Joseph, au Liban, entreprend de reconstruire un collège d'enseignement secondaire, c'est-à-dire d'édifier ses nouveaux bâtiments aux portes de Beyrouth, sur les premiers contreforts des montagnes, dans un site admirable, aéré, digne de l'œuvre à laquelle il doit servir de cadre.

La France, dans le Proche-Orient, jouit aujourd'hui d'une position privilégiée parce que cette position est pure, parce qu'elle est franche de tout ce que l'on peut appeler les intérêts matériels. La France, au Proche-Orient, n'a plus de droits : elle n'a plus que des devoirs. Elle remplit, là comme en beaucoup d'autres régions du monde, une mission institutrice : elle donne des professeurs, des médecins, des missionnaires et des conservateurs de musée. C'est ainsi que la langue française est, pour toute une partie des pays d'Islam, la seconde langue normalement parlée ; langue de culture d'abord, langue d'usage aussi. Cette langue est enseignée, tant en Égypte qu'en Asie Mineure, par les établissements nationaux, d'abord, mais aussi par les Alliances françaises, mais encore par les religieux français. Ces religieux, faut-il le dire ? reçoivent des élèves appartenant à toutes les races et à toutes les confessions. Nombreux sont les écrivains qui doivent aux prêtres français l'admirable connaissance qu'ils ont de notre langue, et je me plais à citer ici, singulièrement, comme exemple, Elian J. Finbert, Égyptien d'origine, qui, depuis de longues années, poursuit son œuvre en France avec un noble succès.

A vrai dire, l'Université Saint-Joseph, qui vient de fêter son soixante-quinzième anniversaire, ne se limite pas à l'enseignement de la langue et des lettres. Elle a formé aussi des médecins, des juristes, des techniciens, des savants. Tous ces hommes remarquables et instruits se sont répandus par le monde où ils démontrent l'excellence de la civilisation française. Ceux qui sont demeurés dans leur pays d'origine ont souvent brillé dans les hauts emplois, dans les magistratures éminentes. Les présidents de la République libanaise sont d'anciens élèves de l'Université Saint-Joseph.

Pendant mon dernier séjour au Liban, j'ai visité l'Université Saint-Joseph et, voyant que le collège de l'enseignement secondaire se trouvait mal logé, au sein d'une cité en pleine effervescence, j'ai formé des vœux pour qu'il lui fût possible de se développer ailleurs, de répondre à l'attente de populations qui ont en la France une confiance fidèle, confiance amplement justifiée par l'effort de nos nationaux, l'effort de nos religieux, l'effort de l'École des Lettres, l'effort de notre belle section de l'Alliance française.

J'allais quitter le Liban, quand une tempête se déchaîna. L'avion que je devais prendre remit son départ au lendemain. J'avais une journée de rabiot — que Littré me pardonne, lui qui écrit « rabiau » ! J'en profitai pour visiter l'Université américaine. Car l'Amérique a fondé et développé, au Proche-Orient, une université protestante qui est prospère. Dois-je l'avouer ? Cette visite me donna de l'humiliation et même un peu d'envie. L'Université américaine est bien située ; elle dispose de crédits considérables, de beaux bâtiments, de jardins spacieux. J'y ai pensé longuement, le lendemain, pendant que l'avion d'Air France m'emportait vers Héliopolis.

Quelle joie d'apprendre aujourd'hui que l'Université Saint-Joseph fait des projets, qu'elle entreprend avec audace de construire, de s'agrandir ! Quelle joie de voir que la France ne doute pas de ses destinées dans cette partie du monde où elle poursuit une œuvre si belle et si nécessaire !

Point n'est question d'entrer en concurrence avec nos alliés les Américains du Nord. Ils disposent de ressources infinies, alors que nous sommes pauvres, alors que la France doit relever ses ruines, alors que nous sommes réduits aux ressources de notre génie national, — ce qui représente quand même une assez respectable fortune. Pour se manifester, le génie national a toutefois besoin du temporel. Tous ceux qui songent avec persévérance à la grandeur de la France feront effort pour assister en quelque mesure l'Université Saint-Joseph, en ces temps d'amertume où l'animadversion politique exige, incompréhensiblement, dans tels pays d'Europe et d'Asie, la fermeture des instituts et des sanctuaires que la France a pourtant dédiés à la civilisation humaine, à la grandeur de l'Espèce.

DANS LE CONFLIT ANGLO-ÉGYPTIEN

C'EST L'AMÉRIQUE QUI DÉCIDERA

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
DANS LE MOYEN-ORIENT
RENÉ BRANELLEC

AU SOUDAN, LE PUISSANT PARTI « UMMA », DONT ON VOIT ICI UNE RÉUNION, REVENDIQUE L'INDÉPENDANCE DU PAYS ET S'OPPOSE A SON INTÉGRATION A L'EGYPTE. CI-CONTRE : LES STATUES DES CONQUÉRANTS DU SOUDAN OCCUPENT A KHARTOUM UNE PLACE D'HONNEUR, DEVANT LES PALAIS DU GOUVERNEMENT. EN HAUT, LE SIRDAR KITCHENER, QUI DÉFIT LES DERVICHES, BRISA TOUTES LES RÉSISTANCES ET, APRÈS AVOIR ÉTÉ A FACHODA L'ADVERSAIRE HEUREUX DU COMMANDANT MARCHAND, FIT DU SOUDAN UN CONDOMINIUM ANGLO-ÉGYPTIEN. EN BAS : LE GÉNÉRAL GORDON-PACHA, QUI AVANT KITCHENER S'ÉTAIT LANCÉ A LA CONQUÊTE DE LA HAUTE VALLÉE DU NIL ET FUT TUÉ PAR LES TROUPES DU MAHDI.

QUELQUES camions de coca-cola détruits, le sac de bureaux anglais, français et américains, des meetings d'étudiants, une honnête effervescence au sein de la Ligue arabe et voilà l'Angleterre enfin assurée d'une majorité gouvernementale stable pour plusieurs années, la solidarité anglo-franco-américaine renforcée, une politique commune flambant neuve déjà esquissée en Proche-Orient !

En d'autres temps on y aurait vu la main de "Intelligence Service et l'on eût soupçonné Nahas pacha d'en être un des piliers.

Mais en admettant même que les conséquences soient celles que nous citons — et c'est la logique interne des événements récents — il faut bien dire que nul ne les a voulues, sinon peut-être Nahas pacha. Et qui donc pouvait agir comme il l'a fait ? A coup sûr pas le gouvernement travailliste, puisque cette affaire égyptienne, succédant à celle d'Iran, qui coûte à peu près 500 milliards de francs à l'Angleterre, allait mettre un point final à son expérience. Nous ne parlons pas de la France qui s'interdit en Egypte toute autre action que culturelle. Quant aux Américains il faudrait les supposer très roués en matière de politique proche-orientale. Il est de fait qu'ils sont surtout pleins de bonne volonté et d'inexpérience.

Nahas pacha a donc opéré seul. C'est un homme de gouvernement, intelligent, courtois, connaissant parfaitement les pièges de la politique arabe.

On lui reproche l'inélégance de son geste : n'achève-t-il pas un gouvernement moribond et, circonstance aggravante, un gouvernement dont les tendances sont en principe beaucoup plus proches de celles de son propre parti que ne l'est le programme des conservateurs britanniques des aspirations wafdistes ?

LA ROUTE DES INDES N'EST PLUS SPÉCIFIQUEMENT BRITANNIQUE

En réalité, des principes aux faits la distance est longue. On s'en aperçoit tous les jours. A l'égard du problème égyptien M. Attlee avait proclamé aux Communes, dès la fin de la guerre, qu'il évacuerait sans condition le canal de Suez. Tout comme deux mois avant de quitter Abadan il avait affirmé qu'il y resterait coûte que coûte. Or si l'on peut exclure une hypothèse, c'est bien celle du machiavélisme chez M. Attlee, dont l'honnêteté et la fidélité à la doctrine ne sont pas des mythes. Le chef travailliste s'est

heurté à deux reprises à des impératifs de sécurité qui le dépassaient, lui, son parti et la doctrine. Cela explique en partie les lenteurs apportées à la revision du traité de 1936, réclamée depuis dix ans par les Egyptiens. L'insuffisance notoire d'un Intelligence Service vieilli, médiocre, nourri de la conception périmée d'un britannisme étroit n'a pas peu contribué à la paralysie qui a frappé depuis quatre ans la diplomatie anglaise. La voilà ramenée au temps du réalisme, à l'abandon des illusions, à la nécessité de fonder une action non plus seulement sur des principes, mais sur des faits.

Le fait majeur est l'attaque que subit l'Angleterre sur tous les fronts et qui coïncide, nous l'avons déjà noté, avec l'effondrement de la politique arabe de Lawrence. Des nationalismes « contrôlés », créés pour évincer toute autre puissance du Proche-Orient, on a abouti à une xénophobie dont les victimes principales sont les Anglais.

L'objectif, comme chacun sait, était d'assurer à la Grande-Bretagne une hégémonie absolue dans les pays arabes afin de couvrir inébranlablement la route des Indes et celle du pétrole. *Toutes deux ont largement perdu de leur importance du strict point de vue anglais* et cela, qui a été peu remarqué dans la confusion des premiers commentaires dominés par l'émotion provoquée à l'annonce de la « nouvelle défaite britannique », mérite d'être souligné.

La route des Indes fait beaucoup moins partie aujourd'hui de la stratégie anglaise que de la stratégie mondiale. Il en va de même pour le pétrole. Là encore les intérêts des puissances occidentales sont étroitement liés. Si la majeure partie de la production de l'Arabie Séoudite et celle de l'Irak, pour les gisements de Kirkouk et de Mossoul, s'écoule à travers le désert pour aboutir en Méditerranée, à Saïda, à Tripoli et, ultérieurement, à Banyas, en revanche Koweit, Qatar, Bassora et l'Iran, dont les productions représenteront bientôt au total 80 millions de tonnes, ne disposent pas de pipes les reliant directement à la Méditerranée. En supposant que 40 millions de tonnes soient réservées au marché asiatique, l'autre moitié, destinée à l'Europe ou à l'Amérique, devra transiter par Suez. Dès maintenant le pétrole constitue 80 % du trafic sud-nord dans le canal. Il y a là une source de revenus appréciable. Elle est précisément appréciée par les Egyptiens qui voudraient se la voir octroyer en totalité.

A QUELS MOBILES POLITIQUES ONT OBÉI LES ÉGYPTIENS ?

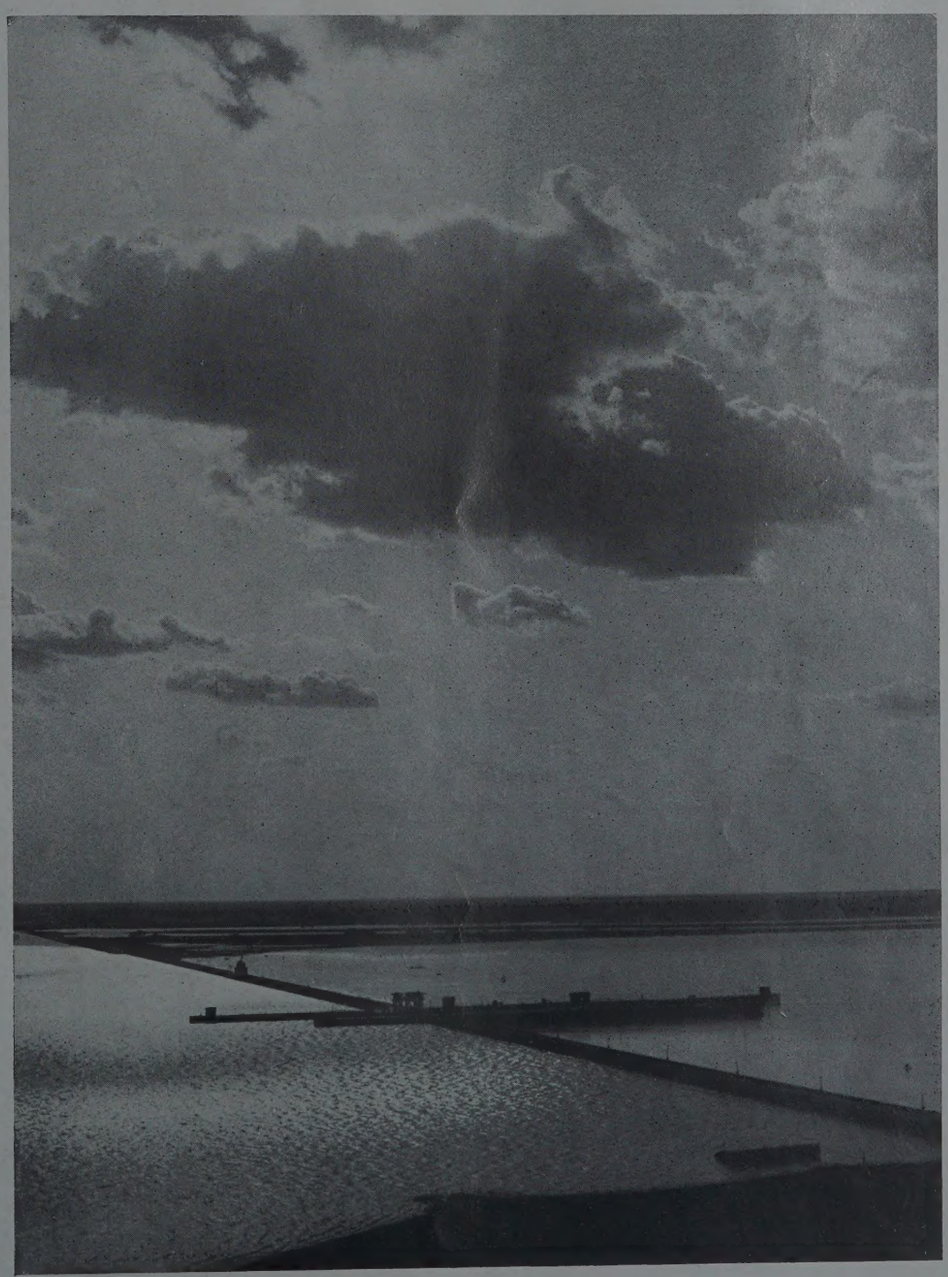
C'est là un aspect matériel de la question que l'on ne saurait sous-estimer dans le jugement des mobiles égyptiens et anglais.

Les aspects politiques sont nombreux, complexes et plus importants encore.

Du côté égyptien il s'agit, dit-on, de supprimer l' « intolérable survivance d'une ère révolue ». Ces mots sonores drapent mal une réalité qui n'échappe qu'à la partie la plus émotive et la moins informée de l'opinion occidentale : en tout premier lieu, l'américaine.

Du point de vue international l'argumentation égyptienne tient en deux points. Le premier concerne l'impossibilité pour l'Egypte, sous le statut présent, de choisir ses alliés ou ses adversaires dans un conflit éventuel avec, de surcroît, la perspective de constituer un point de mire pour les bombardiers ennemis. Ce qui s'oppose à la doctrine neutraliste qui se développe en Orient. Le deuxième point relève de la politique générale de cette bruyante fiction qu'est la Ligue arabe — de création britannique — à l'égard d'Israël. L'expansion territoriale et économique de cet Etat étant supposée inévitable, la Ligue veut disposer de toutes les armes pour lutter contre elle. La possession exclusive du canal fournit un incontestable et puissant moyen de pression économique.

Les deux motifs sont faibles. C'est Le Caire lui-même qui a pris soin de démolir le premier en faisant affirmer aux Américains, par son ambassadeur à Washington, que « l'Egypte collaborerait avec les Occidentaux à la défense du Moyen-Orient pourvu que les troupes britanniques évacuent Suez ». Ce qui n'empêche d'ailleurs pas Salah El Din, ministre des Affaires



COMMANDÉE, A L'ÉCHELON PROVINCIAL, PAR DES OFFICIERS BRITANNIQUES, LA POLICE SOUDANAISE RECRUTE SES EFFECTIFS PARMI LES AUTOCHTONES. CI-CONTRE : LE NIL, DONT LE COURS SUPÉRIEUR TRAVERSE LE SOUDAN, PRÉSENTE POUR L'EGYPTE UN INTÉRÊT VITAL.

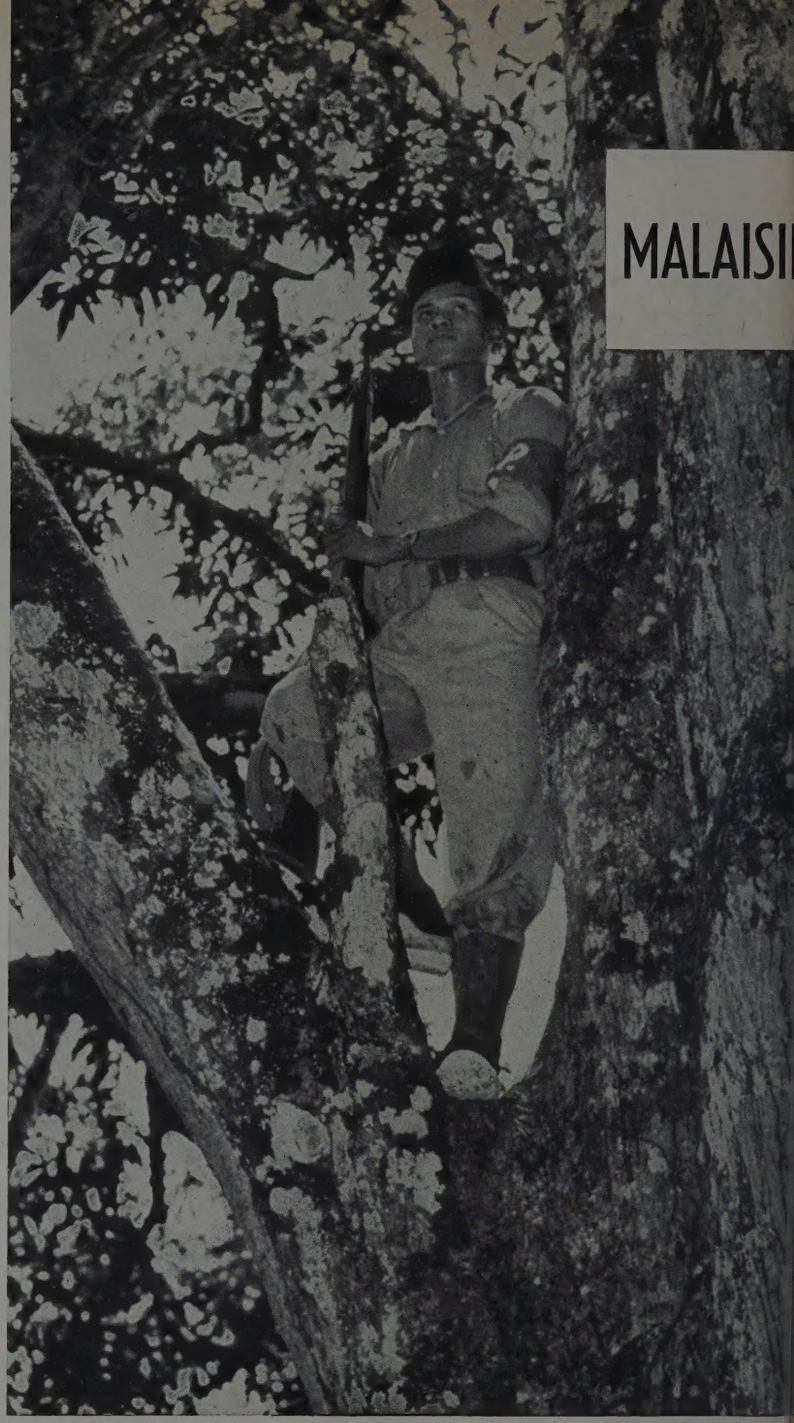
étrangères de reconnaître que l'Egypte est incapable d'assurer à elle seule la défense de Suez. D'autre part il ne semble guère sérieux de soutenir que l'ensemble des Etats arabes, formant un total de 50 millions d'âmes soit menacé d'une agression par un pays de 2 millions d'habitants. A supposer même que la population d'Israël fût doublée par l'immigration, le rapport des forces resterait largement en faveur des Arabes. Sans préjudice d'une garantie des frontières actuelles déjà offerte et qui pourrait être assumée par les grandes puissances.

Au vrai cette affaire du canal de Suez fait éclater l'absurdité de traiter dans un cadre purement national des problèmes qui dépassent considérablement les intérêts et la vie d'une nation. Si respectables que soient les vœux de populations nouvellement éveillées à la conscience politique — et dont l'expression la plus évidente a été une xénophobie trouvant son compte dans le pillage — il serait bien dangereux de fonder sur des aspirations semblables des règles d'action dont dépend le sort de centaines de millions d'hommes.

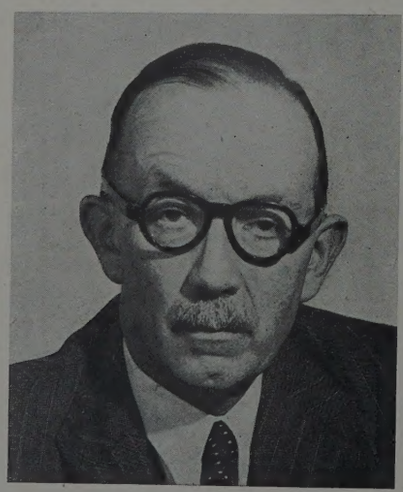
C'est cependant ce qu'ont voulu faire quelques diplomates américains sous l'impulsion de M. Mac Ghee. Au moment que les faits infirment de la façon la plus éclatante la politique britannique en Proche-Orient, certains Américains la reprennent à leur compte et l'aggravent en soutenant parfois les plus contestables mouvements dits d'indépendance. La générosité et la bonne foi de M. Mac Ghee sont évidentes. Les résultats qu'il a obtenus le sont également : ils ont, involontairement sans doute, aidé au déclin de la Grande-Bretagne. Ils ont encouragé des campagnes antifrançaises en Afrique du Nord. A supposer que Washington laisse se développer les conséquences de cette brillante conception, on se demande sur qui l'Amérique pourra bientôt s'appuyer pour assurer sa propre défense.

M. Acheson paraît s'en soucier un peu. Il le fait, à la vérité, à la façon du bon pasteur tançant des ouailles indisciplinées. Mais l'époque des leçons de morale est passée. Nahas pacha le sait bien qui réclame, au nom de l'unité nationale, une population soudanaise parfaitement disposée à se proclamer indépendante plutôt qu'à se résigner au rattachement à l'Egypte. Nahas pacha ne demande pas la mort du pécheur occidental. Ni lui ni les autres dirigeants égyptiens. Ils n'ignorent pas les mouvements profonds et inquiétants qui agitent sourdement leur peuple. A celui-ci on peut jeter en pâture des succès diplomatiques tels que la vertueuse dénonciation de « l'oppression française » au Maroc ou la rupture unilatérale d'un traité avec les Anglais ainsi qu'une question soudanaise qui fera parler d'elle. On gagne ainsi du temps. Mais ces satisfactions ne durent pas. Il faudra de toute façon aller un jour au fond du problème. En attendant chacun en Proche-Orient s'efforce à duper ses voisins et l'Amérique. Pour celle-ci on y a réussi au delà de tout espoir. Mais je n'ai pas rencontré dans tous les pays arabes une seule personne disposée à croire que Nahas pacha, ses amis et tous les « Grands » d'Egypte songent au suicide collectif que signifierait pour eux le départ des Occidentaux. A moins qu'ils n'instaurent une dictature de fer. Dans l'un et l'autre cas ce serait la ruine des illusions américaines et de la sécurité occidentale.

Les Britanniques, ou plus exactement certains d'entre eux, y ont perdu en un rien de temps leurs meilleures cartes pour avoir joué seuls et sans génie ; deux fautes capitales. Hier, l'Inde ; aujourd'hui, l'Iran, l'Egypte, la Birmanie — que notre envoyé spécial dans le Sud-Est asiatique Lucien Bodard présente dans les pages suivantes — où leur représentant est assassiné, par « erreur », assure-t-on. Des erreurs semblables ne peuvent être corrigées que par une solidarité excluant l'emploi d'agents irresponsables, tels miss Pope à Tanger, ou par trop naïfs. Une semblable politique ne peut certes pas se passer de la coopération des pays intéressés. Encore faut-il ne pas se méprendre grossièrement sur les manœuvres de leurs chefs, sur celles des sous-ordres des « Intelligence Service » et confondre des refoulements sociaux avec un idéal nationaliste irrépressible.



DES MILICES LOCALES APPORTENT AUX FORCES ANGLAISES UN PRÉCIEUX APPUI. — CI-DESSOUS : APRÈS L'ATTENTAT QUI COUTA LA VIE A SIR HENRY GURNEY, SA VOITURE, CRIBLÉE DE BALLES.



LE HAUT COMMISSAIRE BRITANNIQUE EN MALAISIE, SIR HENRY GURNEY, QUI A ÉTÉ ASSASSINÉ PAR DES TERRORISTES.

UNE GRANDE ENQUÊTE DE « FRANCE-ILLUSTRATION »

LE SUD-EST ASIATIQUE ET LA MENACE SINO-SOVIÉTIQUE

IV

ERRE DE GRANDES RICHESSES

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD

Singapour, août 1951.

Cette petite péninsule de jungles et de montagnes n'est, à la vérité, qu'une usine britannique pour fabriquer des dollars, beaucoup de dollars. Singapour, en lançant chaque année dans un monde avide de produits stratégiques près d'un million de tonnes de caoutchouc, environ 40.000 tonnes d'étain, a sauvé la livre sterling et, du même coup, toutes les fières traditions de la Cité de Londres. Qu'importe donc que, partout à l'entour, le Sud-Est asiatique ne soit qu'anarchie et guerres ! Il suffit que l'Indochine tienne pour que Singapour résiste, et même rapporte. Qu'importe qu'à l'intérieur de la Fédération malaise 5.000 révoltés communistes immobilisent dans une répression vaine environ 200.000 policiers, soldats et auxiliaires divers ! Qu'importe tout cela puisque ce petit pays travaille, produit, vend et gagne de l'argent plus que n'importe quel dominion, si gros soit-il ! Actuellement, c'est sans doute, proportionnellement à sa superficie, la contrée la plus riche de l'univers.

Dans un monde préatomique, quelle extraordinaire position d'être le principal fournisseur de ces deux produits essentiels, le caoutchouc et l'étain ! Voilà quelques semaines encore, même les cargos russes d'Odessa venaient ancrer dans la rade de Singapour pour en chercher. Et tous les acheteurs de payer « cash », en bonnes devises, à des cours fabuleux ! Maintenant, certes, je comprends pourquoi la Grande-Bretagne, qui a lâché les Indes et la Birmanie sans résistance réelle, a tout fait pour se maintenir en cette Malaisie prodigieuse.

LES INQUIÉTUDES DES MILLIARDAIRES CHINOIS

Hélas ! cette heureuse situation vient d'être compromise par l'affaire de l'embargo contre la Chine rouge. Ce n'est pas que Singapour ne gagnera plus d'argent, mais il est à craindre qu'il en gagne moins !

Nulle part on n'a été plus ému qu'au Tanjon Rhu, le club des milliardaires chinois. C'est une étrange et même bien modeste bâtisse pour des personnages qui, lorsqu'ils s'associent en une quelconque combinaison, peuvent y mettre plus de capitaux que le plus gros trust ou la plus importante banque d'Amérique. Il s'agit d'une simple villa en bordure de mer, rococo et laide, avec de fausses tourelles, de faux créneaux et un vrai escalier en colimaçon. En plus, un petit pavillon est édifié sur une jetée. Là est le saint des saints, où les milliardaires viennent parler des menaces contre le caoutchouc et des mesures à prendre, en particulier de la contrebande à organiser avec la Chine rouge.

Il ne faut pas les imaginer en complet veston, ni même en manches de chemise. Ils sont en caleçon. Souvent ils montent leurs plus belles spéculations, celles qui désorganisent les cours et inquiètent Wall Street, en jouant au mah-jongg ou en faisant venir des chanteuses. Il faut se représenter un gros milliardaire chinois, le nombril à l'air, les doigts de pieds en éventail et le rire gras, qui pousse du coude son voisin pour lui chuchoter : « J'ai entendu parler d'une affaire. Je mets tant. Et toi ? » Les cris des autres convives couvrent la conversation. Il n'y a pas de papier, mais l'entente est faite. Dans quelques jours le prix du caoutchouc montera ou baissera mystérieusement. Et les financiers sérieux de l'univers se demanderont pourquoi.

Fatal embargo ! Voici comment un millionnaire (je veux dire un petit milliardaire) m'a exposé ses perspectives : « Maintenant nous allons être, en ce qui concerne le caoutchouc et l'étain, sous la coupe des Américains. Ils nous feront payer les prix qu'ils voudront, et il est fâcheusement établi qu'ils n'aiment pas payer cher. Vous n'imaginez pas les rugissements qu'ils poussaient chaque fois que les cours montaient ! Et toutes les manœuvres auxquelles ils se livraient ! Tandis que les Russes et les Chinois étaient vraiment des clients agréables. A peine un acheteur soviétique arrivait-il à Singapour que le « boom » se déclenchait. Vous pensez, le monsieur acquérait tout, à n'importe quel taux. Et quelques semaines plus tard des cargos soviétiques, anglais ou panaméens emmenaient les balles de gomme vers la mer Noire ou les côtes chinoises, ou plus simplement encore vers Hong-Kong, qui servait paisiblement à la redistribution. A cette époque les Américains pouvaient bien protester. Ils étaient bien obligés de débourser comme les autres... »

A vrai dire, au cours du printemps Singapour avait vendu environ 200.000 tonnes de caoutchouc de l'autre côté du rideau de fer. Et, au fond, qui dans cet emporium capitaliste n'a pas participé au commerce fructueux avec les Rouges ? Le recordman est un certain M. Lee Kang Chien, probablement l'homme qui au monde contrôle le plus de caoutchouc. M. Lee, à l'origine simple instituteur, possède maintenant sept ou huit compagnies de rubber (ou caoutchouc). C'est un sujet britannique. Dans un volume impressionnant intitulé *Biographies des Chinois éminents de Singapour*, un chapitre entier lui est consacré. L'auteur s'étend longuement sur ses bonnes actions. Il nous apprend que Lee a donné 250.000 straits dollars à l'Université de Singapour et plusieurs pintes de son sang au Service de transfusion du sang de Singapour.

Mais, par ailleurs, ce monsieur a l'avantage d'être le beau-fils de M. Tan Kah Kee, un autre milliardaire, mais celui-là totalement saisi par la ferveur rouge. M. Kee, dont les Anglais avaient fait un juge de paix, alla offrir son zèle nouveau au régime de Pékin. Et il demeura là-bas, plus ou moins ministre dans le gouvernement de Mao Tse Toung. Il n'est donc pas étonnant que le beau-fils ait eu toutes facilités pour ouvrir deux succursales des compagnies Lee, l'une à Moscou, l'autre à Odessa. Enfin le tableau sera complet si l'on sait que Lee est aussi apparenté au très important et très honorable président de la Chambre de commerce chinoise de Singapour, lequel est plutôt réactionnaire et lié avec les Américains.

Mais, hélas ! cette bonne époque est finie. Depuis l'embargo les cours ont sérieusement baissé. Les malheureux milliardaires du caoutchouc doivent constituer maintenant un dispositif méticuleux et difficile de contrebande.

Pauvres milliardaires chinois ! Ils amassent des trésors, mais au bord du cratère. Ils commencent à douter de l'efficacité de leurs jeux multiples, de leur double, triple et quadruple jeu. Ils sont naturellement amis de tout le monde — prudemment de l'ex-généralissime Tchiang kai Chek (il faut prévoir les retours de fortune), mais aussi de Mao Tse Toung, des Anglais, des Américains. Le rêve de tous ces messieurs aurait été de devenir communistes, ou tout au moins cryptos, tout en demeurant milliardaires. Aussi toute l'année dernière vit-on les divers rois chinois de Singapour, depuis ceux du caoutchouc jusqu'à ceux des amusements, prodiguer les dons les plus somptueux aux écoles, aux universités et aux organisations diverses de Mao Tse Toung. Hélas ! ils on bien dû se rendre à l'évidence : les communistes ne sont plus de véritables Chinois, puisqu'ils ont renoncé à l'art traditionnel du compromis. Les rouges ne croient plus à la sagesse et à Confucius, ils veulent tout. Les milliardaires sont obligés soit d'entrer dans le grand jeu, soit d'être traités en ennemis. Il se peut donc que certains, dans leur peur, aient accepté d'être des agents ultra-secrets du Kominform. Mais la plupart, devant la tournure regrettable des événements, se bornent à gagner le plus de dollars possible et à les mettre le plus loin possible, en Angleterre ou aux Etats-Unis.

PAS DE GUERRE, MAIS UNE RÉVOLTE

Et pendant ce temps, interminablement, à travers les jungles et les plantations de Malaisie se poursuit une drôle de guerre. Car il n'y a pas de bataille, pas même de véritable guérilla. C'est simplement le jeu cruel et terrible du terrorisme et du contre-terrorisme. D'un côté, quelques milliers de « brigands » terrés dans les forêts, qui sortent de leurs repaires en de rapides raids vers les villes, vers les routes, vers les mines, vers l'immensité ordonnée des hévéas — pour tuer, incendier, rançonner. Ce sont presque tous des Chinois, puisque la Malaisie est maintenant, par l'afflux des immigrants nécessaires aux exploitations économiques, une terre aussi chinoise que malaise. Et de l'autre côté, en face de cette poignée de « desperados » rouges, combattent 30.000 soldats de l'armée régulière britannique, dont les célèbres Gourkas du Népâl, 100.000 policiers coiffés du fez et d'innombrables partisans.

Je suis allé voir cette guerre auprès de la grande cité de Kuala-Lumpur, qui, bien que généralement inconnue du reste du monde, n'en comporte pas moins 200.000 habitants, de tous les jaunes et marron asiatiques, des stocks de caoutchouc et d'étain pour des centaines de milliards, et aussi toute la beauté du pur style colonial anglais — des pelouses, des clubs et des bâtiments administratifs plus grands que ceux de Londres, et d'une laideur raffinée. A Kuala-Lumpur il y a aussi des crimes. Par exemple, le journal du matin m'apprend que l'inspecteur de police Bachan Singh avait eu la douleur de retrouver sur un terrain vague le corps à demi nu de son épouse, Jaginda Singh, lequel était transpercé de quelques balles. La pauvre Jaginda avait eu le tort d'être la femme d'un policier et de se promener au crépuscule dans un quartier éloigné. A vrai dire, la feuille locale parle aussi, ce même jour, d'autres exploits des bandits, tels que des assauts sur des postes de garde, des embuscades sur les routes, des exécutions de riches Chinois réfractaires à l'impôt communiste, de jets d'acide sulfurique dans les yeux des maîtres d'école réactionnaires, des enlèvements d'indicateurs.

Ainsi l'activité rebelle est grande. Et cependant, par mes promenades à travers la ville je m'aperçois que tout est gardé, qu'il y a des sentinelles partout. La règle première de la lutte antiterroriste est donc une sorte de défense passive par la surveillance constante. En fait, en Malaisie tout doit être protégé, et plus de 100.000 hommes sont employés à cela. Mais surtout les Britanniques recourent aux mesures sévères et classiques des armées régulières en proie à des guérillas incessantes, comme les inscriptions, les recensements, les rafles, les couvre-feu.

Kuala-Lumpur se distingue aussi par un château à tourelles, qui est en réalité une prison. Deux rebelles viennent d'y être pendus. En effet les Anglais partent de ce principe qu'il n'y a pas de guerre en Malaisie, mais simplement une révolte. Leurs adversaires sont donc, en conséquence, des bandits de droit commun, qui doivent être jugés et punis comme tels. Tout homme capturé au combat est donc conduit devant M. Justice X..., qui le condamne à être pendu s'il a été pris avec une arme. C'est la loi. Et l'homme est exécuté même s'il ne se servait pas effectivement de son arme au moment de son arrestation, car, en tout état de cause, il est considéré

Voir *France-Illustration* des 22, 29 septembre et 13 octobre 1951.

comme ayant eu l'intention de l'utiliser. Et cela suffit pour la sentence capitale.

Je quitte Kuala-Lumpur pour me rendre au cantonnement du Suffolk Regiment, dans la bourgade de Kadjan, à une trentaine de kilomètres. Je suis dans un taxi jaune conduit par un chauffeur malais. Après avoir roulé sur tant de routes lamentables d'Indochine, je suis stupéfait par cette chaussée superbe, qui a un véritable macadam de temps de paix. A l'entour, la luxuriance végétale des hévéas et des palmiers, la tranquillité des Malais, paresseux, aux sarongs d'or, composent un paysage de roman anglais exotique. Pas de postes, pas de barbelés, pas de canons, pas de détonations, juste des sentinelles accroupies et des voitures à la queue leu leu dirigées, de temps en temps, par des policemen aux gestes sacramentels. Il n'y a qu'une particularité, c'est l'extraordinaire vitesse des voitures. Comme j'en fais la remarque au chauffeur, celui-ci se met à rire. J'apprends que tous les usagers de la route ont coutume de payer aux rebelles un droit de libre passage. « Mais, ajoute-t-il, on ne sait jamais. Supposez qu'un bandit soit de mauvaise humeur, ou que les ordres n'arrivent pas à temps... Quand on va vite, on risque beaucoup moins. »

UNE CHASSE QUI NE RAPPORTE GUÈRE

Me voilà enfin au cantonnement du Suffolk Regiment, aux immenses tentes merveilleuses de régularité et d'ordre. C'est une cité militaire impeccable de rigueur. Mais officiers et hommes sont un peu las de leurs éternelles chasses, de traquer indéfiniment et pour pas grand-chose. En deux ans le régiment n'a liquidé en tout et pour tout que 84 bandits, et c'est là, paraît-il, un record enviable. En effet, d'après les calculs officiels, seulement 3.000 terroristes auraient été anéantis depuis 1948, et cela pour toute la Malaisie.

Le grand jeu continue donc mois après mois. Dans le secteur de Kadjang il est mené, d'une part, par M. Lie Kon Kim, ancien élève de l'école secondaire de la ville, ancien leader syndicaliste local, présentement commandant d'un bataillon communiste. Il est célèbre par sa belle barbe. Et, de l'autre, il y a le Suffolk, avec ses mitrailleuses et ses chars. M. Lie Kon Kim attaque là où le Suffolk n'est pas ; et le Suffolk traque M. Lie dans cette jungle malaise presque aussi effroyable que celle de Bornéo. Généralement on est perdu dans l'obscurité d'un sous-bois impénétrable, rempli d'épineux et de bambous et veiné par les traînées mauves des orchidées. Au-dessus c'est la voûte des grands arbres silencieux, dont certains, hauts de 60 mètres, s'élancent, fûts nus, pour se terminer par des bouquets de verdure ; mais d'autres sont d'énormes enchevêtrements de lianes. Au cœur de cette jungle personne ne vit, car il n'y a pas à manger — sauf pour les « Sakas », de misérables négrilles nus, qui tuent des singes avec des sarbacanes.

Les « brigands » sont installés en bordure des forêts. Là, dans des clairières cachées, ils se sont construit des camps, ils ont enterré des dépôts. Pour arriver à ces installations il faut suivre des pistes. Du coup, il existe une véritable guerre des pistes, car ce sont des choses artificielles, truquées, généralement sans commencement visible, souvent volontairement emmêlées ou au contraire interrompues. Pour trouver un camp il est nécessaire de découvrir et de suivre d'abord la piste, ce à quoi servent les chiens et les Dayaks (ce sont des aborigènes de Bornéo importés comme traqueurs). Si les Anglais découvrent cependant un camp, celui-ci est incendié et détruit. Mais généralement les bandits sont partis, car ils ont été avertis par leurs guetteurs. Souvent, à la suite d'une rafale partie de la verdure, un des soldats de la colonne britannique tombe. S'il est blessé, il faut le brancarder pendant trois ou quatre jours dans la jungle avant de pouvoir le remettre à une ambulance. Mais il y a encore pire que la jungle de la montagne, c'est celle de l'eau, la mangrone du bord de mer, où il n'est même plus de piste, où il n'y a que de la boue liquide où l'on s'enfonce désespérément.

Il est donc difficile d'attraper les rebelles, d'autant plus qu'ils ont des consignes impératives de prudence. Ils changent tout leur système dès qu'un des leurs est capturé. En général ils vivent en camp volant. Si le disparu revient il est généralement exécuté par ses camarades, qui le soupçonnent à priori d'avoir parlé à la police. Tout est secret chez les rouges.

Contre les bandits les Anglais essaient une nouvelle stratégie, celle de la faim. Mais alors ils doivent lutter contre les « minuyen », ces auxiliaires civils qui apportent aux rouges les vivres et les informations, qui collectent l'argent. Un bandit est reconnaissable à un uniforme plus ou moins vague. Mais comment repérer les « minuyen », qui sont habillés comme tout le monde et qui vivent au milieu de l'immense masse des « tappers » (saigneurs d'hévéas) et des squatters ? Ils peuvent être aussi bien des femmes ou des enfants. Alors, que faire ? A vrai dire, les Anglais viennent de recourir à un plan immense, celui du contrôle des populations civiles par de rigoureuses mesures collectives.

DE VASTES MESURES DE CONTROLE

Le plan Brigg (du nom de l'auteur) consiste à transférer dans des *detention and rehabilitation camps* environ 500.000 squatters. L'opération s'appelle *resettlement*. Il ne s'agit pas de punir ces gens (sauf en quelques cas), mais de les enfermer pour cause d'utilité publique, afin qu'ils ne puissent plus aider les bandits. Déjà 200.000 squatters ont été mis dans des camps. C'est la plus grande rafle du monde.

Je viens de visiter un de ces camps situé à Jinjang, à une dizaine de kilomètres de Kuala-Lumpur. Il s'agit ni plus ni moins d'un « slum » un peu amélioré. C'est un assemblage de taudis comme il en existe tant en Asie pour les petites gens. L'urbanisme se borne à une conduite d'eau et à un certain espacement des huttes. Par ailleurs, c'est la cabane en planches, le sol de terre battue.

Heureusement, l'endroit est sauvé par l'extraordinaire ressort de la vitalité chinoise, par les grappes d'enfants nus, par les manifestations du commerce. Certaines huttes ont été aménagées en bistros, en épiceries. Ça grouille, ça s'installe, ça vit. Il y a déjà toute la différenciation des pauvres et des riches. Pour ceux-ci se sont maintenus les plaisirs traditionnels du jeu de mah-jongg, de la bonne chère. A une devanture sont pendus des canards laqués, dépouillés et rouges. Certains bonshommes sont arrondis par la graisse à bourrelets des obèses. C'est bien la Chine, mais la Chine entourée de barbelés anglais, gardée par des soldats, une Chine en quarantaine.

Dans ce camp les habitants ont une liberté relative. Car ce sont des « tappers » des plantations voisines et aussi des ouvriers des mines d'étain. Il faut donc bien qu'ils puissent sortir pour aller à leur travail. Le couvre-feu est établi seulement de 7 heures du soir à 5 heures du matin. De plus, les gens qui vont dehors n'ont pas le droit d'emmener de l'argent ou de la nourriture, de peur qu'ils ne les remettent aux « bandits ». Mais en bien d'autres camps, ceux-là destinés à des paysans, la clôture est totale. J'en ai vu un de ce genre. Il est tout à fait misérable. Certes, un lopin cultivable a été distribué à chaque famille. J'aperçois à quelques centaines de mètres, mais à l'intérieur des barbelés, des formes courbées d'hommes et de femmes qui retournent le sol. Dans une allée centrale, entre des huttes puantes, des enfants et des vieillards se traînent, avec un air hébété.

L'UNION DES SQUATTERS ET DES BANDITS

Quelques heures plus tard un officier britannique m'a fait comprendre pourquoi les autorités avaient enfermé ces êtres. Il m'a emmené visiter des squatters encore en liberté dans leurs antres originels. En route il m'a expliqué l'union, déjà vieille de dix ans, de ces squatters et des bandits.

« Toute l'affaire, m'explique-t-il, a commencé en 1942, quand Singapour est tombé. Hélas ! les canons lourds d'alors étaient braqués vers la mer vide et non vers la terre, par où sont arrivés les Japonais. Aussitôt, dans la péninsule régna la terreur. Au milieu des plantations et des mines dévastées sévit une famine effroyable. Les Nippons massacrèrent les Chinois. Ainsi, le long du chemin de fer de Bangkok, ils organisèrent une immense marche de la faim et de la mort des coolies et des tappers. Affolés, d'innombrables malheureux s'enfuirent vers la jungle et construisirent dans des clairières des cabanes misérables. Cependant les forêts voisines se peuplaient en même temps des guérilleros de l'armée populaire de libération. Les Anglais leur parachutèrent des armes, et ce furent les gens des clairières qui les ravitaillèrent. Et puis, en 1945, nos troupes ont débarqué. Les guérilleros s'en allèrent dans les villes, où ils se mirent à organiser des grèves, contre nous cette fois. Le petit peuple des clairières, lui, était resté en place. Et l'on appela ces gens des squatters, parce qu'ils avaient occupé illégalement leurs terres, sans aucun droit. Enfin, dans l'été de 1948, les squatters ont vu revenir dans les forêts voisines les anciens guérilleros, cette fois communistes affichés et occupés à tuer des Anglais. Et, naturellement, les anciennes relations ont recommencé. »

La voiture s'arrête. Nous prenons un chemin qui traverse un bois et bientôt j'aperçois dans une éclaircie des huttes misérables. Une femme, occupée à étendre du linge sur une corde, y dépose une chemise noire.

« Tenez, me dit l'officier, il est bien possible que cette chemise soit un signe convenu pour faire connaître aux bandits notre arrivée. En effet, la bande communiste n'est pas loin. Les bandits ont un campement déjà enfoncé dans la forêt et une sorte d'avant-poste à quelques centaines de mètres d'ici. C'est toujours le même agencement. Dans ce village même il doit y avoir un de leurs agents sous la forme d'un quelconque squatter. Mais c'est lui qui commande. En fait, la bande vit sur ce village et sur quelques autres. Ce sont les squatters qui lui donnent ce dont elle a besoin, depuis le riz jusqu'aux informations. Ce sont eux qui vont en ville faire leurs achats et leurs commissions. C'est ici que se fait le recrutement. Quand un garçon solide a l'âge, le délégué des bandits lui dit : « Viens chez nous. Tu auras la belle vie. Et tu te battras pour la » cause. »

Nous repartons. L'officier conclut ainsi :

« Et c'est de même pour tout le prolétariat des mines et des plantations. Est-ce par conviction, est-ce par peur que ces gens se font les complices des communistes ? Comment savoir ? Mais en tout cas il n'y a pas pour nous d'autre solution que le *resettlement*. »

C'est possible. Mais je me demande pourquoi les Anglais ont gardé à ce *resettlement* le caractère d'une opération de police faite à bon marché alors qu'ils avaient l'occasion d'une belle expérience sociale ?

Ainsi la Malaisie continue indéfiniment dans sa prospérité et dans sa guerre. Le terrorisme continue sans accroissement ni diminution, comme s'il était maintenu volontairement à un niveau bien calculé. Mais ne peut-il y avoir autre chose, une sorte d'explosion spontanée de ce pot pourri de Chinois, de Malais, d'Hindous et d'Indonésiens ? Car la placide protection britannique dissimule d'étranges combustions intérieures, comme il apparut lors des émeutes de Singapour, l'année dernière. Les Anglais s'efforcent de rassembler toutes ces races pour la création d'une nation de Malaisie; mais la Chine d'aujourd'hui n'est-elle pas trop proche, trop puissante pour que les Chinois de la péninsule oublient jamais leur allégeance à la mère patrie, même si elle est rouge ?

En attendant il s'agit plus que jamais de gagner de l'argent à Singapour.

L'Hotel des Ventes, son animation, les figures pittoresques qu'on y croise ont fourni a Daumier maintes occasions d'exercer sa verve.

PERSONNE A DROITE ? PERSONNE A GAUCHE ? ADJUGÉ !

Cet élégant catalogue présenta aux amateurs les livres réunis par la Marquise.

DEPUIS CENT ANS L'HOTEL DROUOT DISPERSE ŒUVRES D'ART ET PAUVRES MOBILIERS

PAR ROGER DARDENNE

Entre les divers lieux publics de Paris, l'Hôtel Drouot est assurément un des plus intéressants. Il offre à l'observateur mille occasions d'exercer sa sagacité et un spectacle toujours pittoresque. Aussi le centenaire de la « maison des enchères » devait-il être nécessairement un événement bien parisien. Et dont on ne parlera pas seulement dans la capitale, car le renom de l'Hôtel Drouot s'étend fort loin.

Ce centenaire, il est, mon Dieu ! un petit peu en avance. Pour être rigoureusement fidèle à la chronologie il eût fallu attendre quelques mois encore, car c'est en 1852 qu'on commença à vendre rue Drouot. Auparavant les ventes aux enchères se passaient à l'hôtel Bullion, rue Jean-Jacques-Rousseau, puis, à partir de 1834, dans l'immeuble de la place de la Bourse où la Chambre de commerce loge maintenant certains de ses services.

Si le centenaire de l'Hôtel Drouot a exigé une légère entorse au calendrier, c'est que les commissaires-priseurs avaient le désir très naturel de lier cette commémoration à une autre date qu'ils souhaitaient de fêter. L'année présente marque en effet les cent cinquante ans d'existence de leur compagnie, puisque le 27 ventôse an IX (1801) Bonaparte créait quatre-vingts commissaires-priseurs pour le département de la Seine. Dans cette charge, ceux-ci, d'ailleurs, pouvaient se réclâmer d'une longue lignée de prédécesseurs. Sans remonter jusqu'au moyen âge, un édit d'Henri II avait institué les « priseurs vendeurs de meubles » et Louis XIV créa les « huissiers priseurs ». Les « commissaires » institués par Bonaparte sont leurs continuateurs.

Et le féminisme a pu enregistrer comme une de ses conquêtes la loi de 1924 qui permet aux

LES ROBUSTES COMMISSIONNAIRES TRANSPORTENT LES MEUBLES AVEC AISANCE ET MÉNAGEMENTS. DE 1834 A 1852 LA VENTE AUX ENCHÈRES EUT LIEU DANS CET IMMEUBLE PLACE DE LA BOURSE.

femmes de tenir le marteau d'ivoire, insigne de l'office.

Me Boscher, qui préside actuellement la compagnie, et ses confrères ont voulu marquer simultanément et les cent cinquante ans d'exercice et les cent ans de la maison où ils exercent. Aux cérémonies officielles ils ont eu l'heureuse idée d'ajouter une exposition qui, dans la salle n° 1 de l'Hôtel, constitue une histoire de la vente aux enchères. Me Giard a apporté des soins érudits à rassembler des tableaux, des gravures, des livres, des documents dont l'intérêt anecdotique est certain et qui y ajoutent parfois un réel mérite artistique. Des musées y ont contribué, des collections particulières se sont ouvertes et les commissaires-priseurs eux-mêmes ont prêté des pièces rares qu'ils détiennent. Dans ce temple de la Curiosité, les curieux ont de quoi être satisfaits.

L'Hôtel Drouot est un foyer d'attraction. Beaucoup de Parisiens qui ne sont pas collectionneurs y vont, de temps à autre, faire un tour. Il arrive même qu'ils soient, un jour, saisis par le goût de collectionner et qu'ils deviennent assidus. Qu'importe au fond ce qu'ils collectionnent puisqu'ils y prennent plaisir ! « La vie disperse, l'homme sage rassemble » a écrit Georges Duhamel. Et il n'est pas moins sage, en somme, de rassembler des clochettes ou des poupées que des tableaux de maîtres.

UNE VENTE DANS LA RUE (GRAVURE EXTRAITE DES ŒUVRES « POISSARDES » DE VADÉ.

D'autres viennent rue Drouot dans l'espoir d'y dénicher à bon compte d'utiles et parfois de modestes objets. Dans l'Hôtel et autour circule un peuple d'habitués fait pour le crayon de Daumier ou de Forain. Les crieurs, les commissionnaires forment parfois des dynasties. Les jours de grandes enchères des femmes élégantes s'assoient non loin de la tribune où officie le commissaire-priseur, virtuose du geste, au coup d'œil infaillible. Près d'elles des amateurs richissimes, des antiquaires fameux. L'atmosphère est fiévreuse. Des millions passent et tombent. Puis il y a aussi les humbles ventes, les pauvres mobiliers, les hardes que la rigueur de la vie ou de la loi disperse et sur lesquels, parfois, un vieil homme ou une femme aux yeux rougis jette un dernier regard.

La flânerie dans l'Hôtel Drouot est là plus révélatrice.

MARIE PLESSIS, MARGUERITE GAUTIER, LA DAME AUX CAMÉLIAS, VOICI UNE DERNIÈRE SCÈNE DE SA VIE SI COURTE. L'ANNONCE DE LA VENTE D'UN AMATEUR DE GRANDS CRUS.

VENTE

Aux enchères publiques, en vertu d'ordonnance de référé, après décès de Mme PLESSIS,

D'UN RICHE ET ÉLÉGANT

MOBILIER

MEUBLES EN MARQUETERIE, BOIS ROSE, BOIS SCULPTÉ ET PALISSANDRE,

OBJETS DE CURIOSITÉ,

Porcelaines de Sèvres et de Saxe, beaux Bronzes, riches garnitures de cheminée, Coffres et Coffrets, Objets de Petit-Dunkerque, Tableaux, Pastels et Dessins, Livres.

BELLE GARDE-ROBE DE FEMME, CACHEMIRES, DENTELLES, FOURRURES,

Argenterie, Bijoux, Diamants,

CHEVAUX, VOITURE ET HARNAIS,

Boulevard de la Madeleine, 11,

Les Mercredi 24, Jeudi 2[5] février 1847, à midi.

Par le ministère de Me RIDEL, [commissaire-priseur, rue Saint-Honoré, n. 335,]

CHEZ LE[lui-même]

EXPOSITION PUBLIQ[UE]

DÉSIG[NATION]

Le Mercredi 24.

BON LINGE, BELLE GARDE-ROBE de femme, quan[tité]

CACHEMIRE des Indes long, bandes, [châles]

DENTELLES, fourrures, schalls et redingo[tes]

Le Jeudi 25.

25 KILOGRAMMES D'ARGENTERIE [couverts, cuillers, fourchettes, etc.]

BIJOUX ET DIAMANTS : deux [montres]

PORCELAINES ET CRISTA[UX]

BRONZES ET OBJETS DE [CURIOSITÉ]

UN LUSTRE [à seize lumières]

QUANTITÉ D'O[BJETS]

BEAUX MEUB[LES]

VENTE

Dans une des Salles de MM de Sainte Croix de la Bretonnerie,

RUE DES BILLETTES.

Le Samedi 7 Avril 1787, dix heures du matin.

SÇAVOIR:

Cinq cents Bouteilles de Vins du Rhin, de Mozelle vieux, cinquante autres de Vin d'Alicante excellent. Une Guitarre, petits Coffres de noyer & de Burgos, & autres Effets.

Le tout ſera vendu dans la même Séance.

Le Vin ſera vendu par ſix ou douze bouteilles, plus ou moins, & au gré des Amateurs.

Pareilles Affiches ſont aux côtés de la Porte.

Permis d'imprimer & afficher, ce 5 Avril 1787. DE CROSNE.

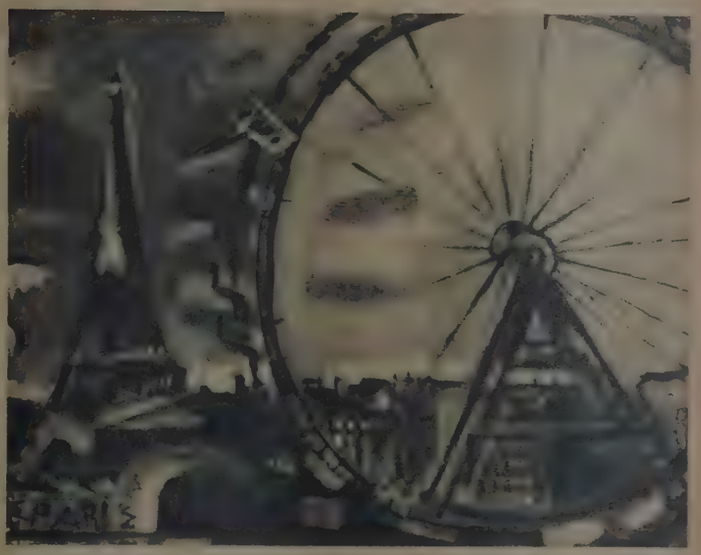
ROLAND OUDOT

« Nature morte à la bougie. »

LIMOUZE. « NATURE MORTE AUX VOLETS FERMÉS. »

SAVREUX. « NATURE MORTE AUX POISSONS. »

DUNOYER DE SEGONZAC. « DÉBUT DU PRINTEMPS. »



MARC CHAGALL. « LA GRANDE ROUE. »

AUX TUILERIES. UN SALON DISTINGUÉ

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

C'EST un Salon distingué. Non point seulement parce qu'il bénéficie des belles cimaises et du beau public de la Galerie Charpentier, mais parce qu'il est l'œuvre d'un système de cooptation imposé par des maîtres de l'art contemporain dont on reconnaît les qualités policées et le raffinement. Ce n'est donc pas là que nous pourrons nous enthousiasmer ou nous révolter aux grands coups d'audace et aux stridences des avant-gardes. Nous n'y trouvons rien à quoi nous ne nous attendions. Mais, tout compte fait, avec ses étroites limitations, si ce n'est pas le plus utile, c'est le plus agréable des Salons. Et il a l'avantage d'être le premier de la saison.

Peu de noms qui ne soient connus — et connus depuis longtemps. Si l'on invite des jeunes, c'est à la condition qu'ils aient déjà gagné la partie en faisant leurs premières armes, comme Minaux, Buffet, Aizpiri, Despierre. En ruant dans les brancards et en faisant reléguer à l'écart une toile de trop grandes dimensions (c'est un récidiviste), Lorjou a réussi à se mettre en vedette et à servir des ambitions qui ne sont pas minces. Au vrai, si son tempérament est vigoureux, sa composition est laborieuse ; et s'il chante très fort, il ne chante pas très juste. Dans un esprit exactement contraire, *le Buisson*, de Brianchon, fait de rien, nous livre une infinie diversité de nuances discrètes, et la *Nature morte à la bougie*, de Roland Oudot, nous montre que le peintre se joue de toutes les difficultés dans une composition aux valeurs étouffées et lourdes d'intimes résonances. C'est aussi une somptueuse nature morte que nous offre Savreux, avec l'une de ses meilleures toiles.

A l'orageuse *Marine* de Vlaminck s'oppose *le Quai de Dieppe* de Lotiron, d'une palette infiniment douce et subtile. Les fleurs de Cavaillès, fort savamment composées, éclatent comme des fusées. Le paysage de Chapelain-Midy s'étale dans une impeccable pureté. Les toiles de Legueult, d'un éclat assourdi, ne livrent que lentement leur mystère.

On sent qu'il y a un peu d'arbitraire à ne citer parmi les meilleures toiles que celles de Limouze, de Bersier, de Brayer, de Rohner, de Villebœuf, de Le Molt, de Dignimont, l'admirable taureau de Jordan ou ces natures mortes d'Henriette Groll qui témoignent d'une aisance naturelle et d'un métier sûr.

En passant chez les grands aînés, ce serait un jeu facile d'établir des contrastes entre les ardentes, lyriques et tragiques peintures de Waroquier — dont un paysage vieux de trente ans a conservé toute sa vigueur — et la charmante fantaisie de Dufy, qui s'est amusé à nous donner une interprétation haute en couleur et en saveur d'un dessin de Constantin Guys représentant une réception militaire à bord d'un navire anglais. Van Dongen, à l'encontre de tant d'autres, semble toujours faire ce qu'il faut pour dissimuler qu'il est un peintre de haute classe (voir son paysage aux petites vaches). Les maîtres ont pris l'habitude — si contraire à ce que devrait être l'esprit d'un Salon — de n'envoyer que des œuvres très anciennes. Ainsi le *Duo*, de Rouault, et le *Début du printemps*, de Dunoyer de Segonzac. Ce sont d'ailleurs des peintures qui défient allégrement le poids des années. Mais nous n'avions pas besoin de cette preuve de leur maîtrise.

Dans une petite salle précieusement meublée par Adnet et par Arbus quelques beaux tableaux ont été rassemblés en « hommage à Paris ».

L'HOTEL PRINCIER DE ROHAN-SOUBISE, QUI ABRITE LES ARCHIVES NATIONALES, EST UNE DES PLUS MAGNIFIQUES DEMEURES DU QUARTIER DU MARAIS.

UN DEMI-SIÈCLE D'HISTOIRE AUX ARCHIVES NATIONALES

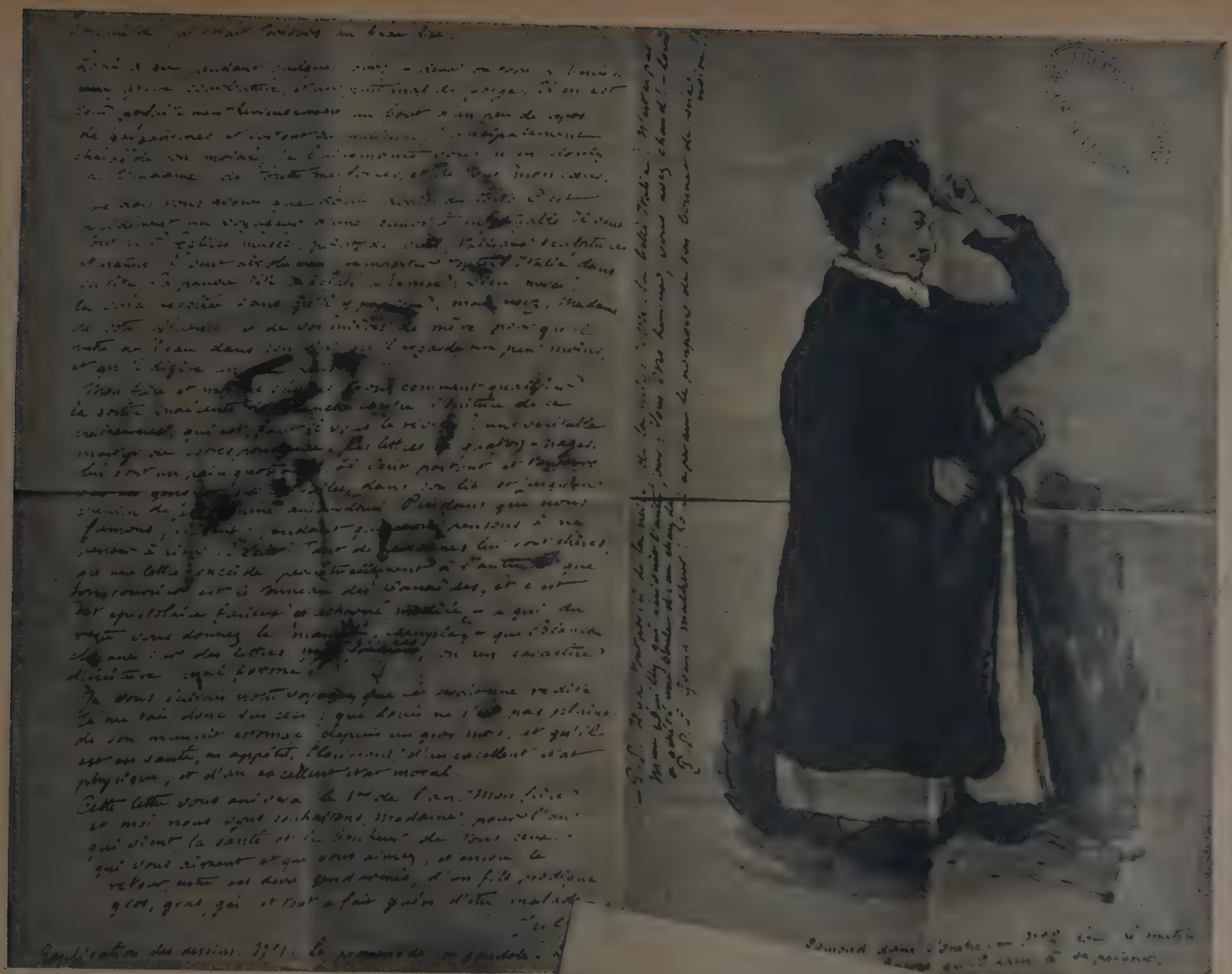
PAR P. BOUSSEL ET P. LABRACHERIE

Le 18 octobre a été inaugurée officiellement aux Archives nationales l'exposition « Un demi-siècle d'histoire ». Cette manifestation, due à l'initiative de M. Charles Braibant, directeur général des Archives de France, mettra en lumière l'œuvre immense et souvent méconnue d'une petite équipe d'archivistes formés par l'Ecole des chartes qui, patiemment, inlassablement, ont créé de 1900 à 1950 avec des moyens de fortune le trésor de documentation historique le plus riche que possède aucune nation.

Une partie seulement des archives des grands services centraux a pu être sauvée par suite de l'insuffisance des moyens, et au cours de cette période, malgré cela, les archives publiques ont presque doublé. Les Archives nationales possèdent, avec le minutier central conservé par M. Jacques Monicat, le plus grand dépôt notarial qui soit : soixante-quinze millions de minutes, couvrant 12 kilomètres de rayons. Et comme nos pères se rendaient chez le notaire dans toutes les circonstances importantes de leur vie — et même dans les moins importantes — c'est toute la vie des Français qu'il est possible de retrouver dans ce colossal dépôt.

Des résultats analogues ont été obtenus en province. Ainsi au château des Papes conserve-t-on dix à douze millions de minutes, et un nombre à peine moindre au palais de Justice d'Aix.

Bien d'autres documents sont encore venus grossir les collections des Archives. De grandes familles françaises, comme les Faucigny-Lucinge, les La Trémoille, les Murat, les Jaucourt... ont remis leurs papiers ; les principales industries de notre pays avaient réuni un nombre considérable de dossiers qu'il est possible de consulter aujourd'hui dans les archives.



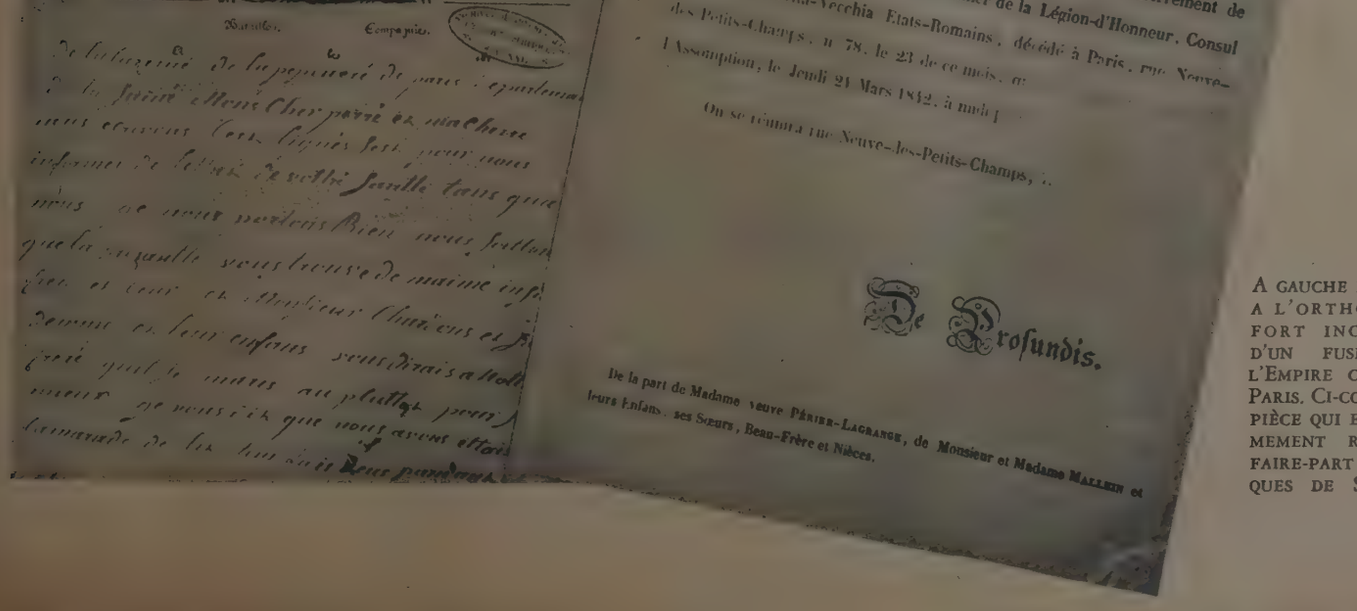
JULES DE GONCOURT POSSÉDAIT UN VÉRITABLE TALENT DE DESSINATEUR ET IL AIMAIT A ILLUSTRER SA CORRESPONDANCE.

DE LIGNE.

(Compagnie)

de Fusiliers.

Bataillon. Compagnie.



Vous êtes prié d'assister aux Convoi, Service et Enterrement de Monsieur HENRY-MARIE BEYLE, Chevalier de la Légion-d'Honneur, Consul de France à Civita-Vecchia Etats-Romains, décédé à Paris, rue Neuve-des Petits-Champs, n° 78, le 23 de ce mois, à

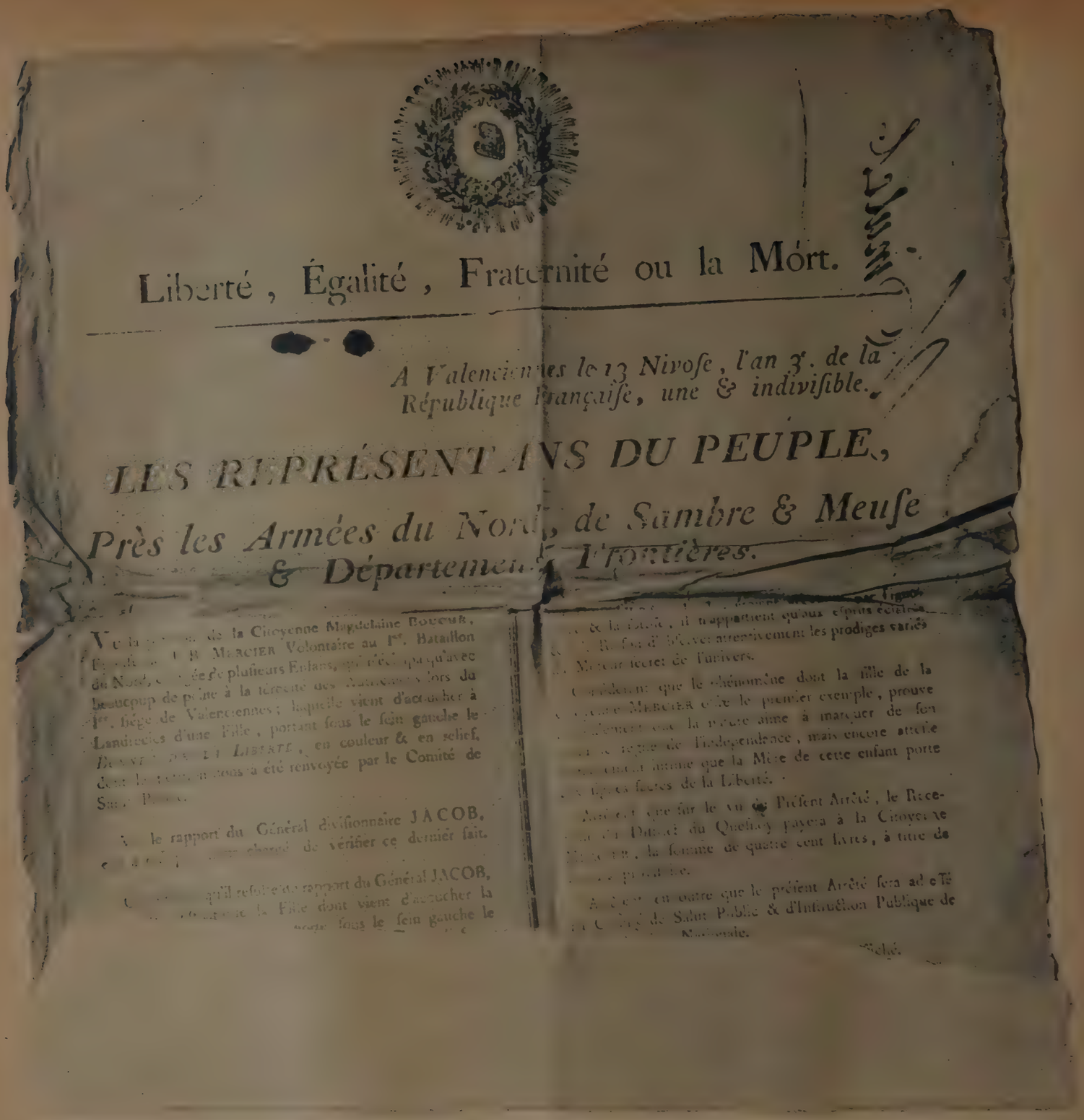
l'Assomption, le Jeudi 25 Mars 1842, à midi.

On se réunira rue Neuve-les-Petits-Champs, .

De Profundis.

De la part de Madame veuve PÉRIER-LAGRANGE, de Monsieur et Madame MALLEIN et leurs Enfans, ses Sœurs, Beau-Frère et Nièces.

A GAUCHE LA LETTRE A L'ORTHOGRAPHE FORT INCERTAINE D'UN FUSILIER DE L'EMPIRE CASERNÉ A PARIS. CI-CONTRE UNE PIÈCE QUI EST EXTRÊMEMENT RARE : LE FAIRE-PART DES OBSÈQUES DE STENDHAL.



Liberté, Égalité, Fraternité ou la Mort.

A Valenciennes le 13 Nivose, l'an 3. de la République française, une & indivisible.

LES REPRÉSENTANS DU PEUPLE,

Près les Armées du Nord, de Sambre & Meuse & Départemens frontières.

Cet arrêté attribue un secours a une femme qui est mère d'un phénomène : une fille portant sur la poitrine le bonnet de la Liberté.

Celles-ci possèdent entre autres les papiers d'Oberkampf et ceux de la régie Renault, les Mémoires de Turenne, écrits de sa main, les insignes portés par Gambetta aux grandes cérémonies, une collection très complète d'affiches boulangistes, etc.

C'est encore aux Archivès qu'il est possible de trouver l'acte d'abdication de Napoléon Ier, celui de Charles X ou celui de Louis-Philippe, la correspondance de la duchesse de Berry ou le bulletin du préfet de police qui renseigne heure par heure sur la marche de l'insurrection de Février, la protestation des Alsaciens de Paris contre le bombardement de Strasbourg pendant la guerre de 1870 ou les lettres échangées entre l'impératrice Eugénie et l'empereur Guillaume Ier au sujet de l'Alsace-Lorraine. Il faut aller aux Archives si vous désirez consulter les lettres du déporté Dreyfus ou le registre du chef du service pénitentiaire qui signale l'état de santé du prisonnier et note qu'en raison de la sécheresse régnant aux îles du Salut, Dreyfus ne sera plus mis aux fers la nuit.

L'histoire de la résistance et de la libération, déjà, ne peut être faite sans le concours des Archives, qui possèdent les billets de Jean Moulin, des reliques d'Oradour, etc.

L'histoire économique n'est point négligée : voici des documents sur les premiers hauts fourneaux ou une lettre de François de Wendel relative au Creusot ; voici des projets, utopiques, de bateaux à vapeur et les statuts de la Compagnie générale transatlantique.

Dans ce « demi-siècle d'histoire » l'art et la littérature figurent aussi. Une commande de l'Etat a été faite au sculpteur Rodin : son œuvre lui sera payée 6.000 francs. Une peinture demandée à Bouguereau rapportera à l'artiste 9.000 francs. Voici deux lettres de Jules de Goncourt à M. A. Passy, des 7 novembre et 23 décembre 1855, illustrées de dessins à la plume, aquarellés, appartenant aux archives départementales de l'Eure, et voici le faire-part de décès de Stendhal-Beyle, pièce fort rare conservée par les archives départementales des Hautes-Alpes. Les archives de l'Yonne possèdent le contrat d'apprentissage de l'imprimeur Restif de la Bretonne chez l'imprimeur Fournier, daté du 24 septembre 1751.

Ainsi, en cinquante années de travail, de recherches patientes, de classements méthodiques, les Archives de France ont réuni pour les historiens du monde entier une moisson de documents d'une richesse incalculable et sans laquelle il n'est pas possible de concevoir la véritable histoire.

LES ÉLECTIONS CANTONALES ONT CONFIRMÉ L'ÉVOLUTION POLITIQUE VERS LE CENTRE

DANS la moitié des cantons de la métropole et de l'Algérie (département de la Seine excepté) on a procédé les 7 et 14 octobre au renouvellement de la série B des conseillers généraux élus en 1945, la première série des élus cantonaux ayant été renouvelée en 1949. Les deux tours de scrutin de cette année ont été marqués par une regrettable indifférence du corps électoral : plus de 45 % d'abstentions en moyenne dans les centres urbains. On a voté davantage dans les campagnes, les influences personnelles et les considérations locales agissant plus directement dans le cadre de nos cantons ruraux.

Le rôle essentiel des conseils généraux, on le sait, est d'administrer et de contrôler les services d'intérêt public du département et de voter le budget, les impôts, les emprunts départementaux. Leur rôle tend d'ailleurs à s'amplifier depuis que le courant décentralisateur se manifeste dans le sens d'une extension des pouvoirs de ces assemblées. Politiquement leur action s'exerce surtout lors de l'élection des conseillers de la République — renouvelables par moitié l'an prochain — et dont une bonne partie ont été formés dans les assemblées départementales à la gestion des affaires publiques.

Les élections cantonales récentes, examinées du point de vue politique, confirment l'importante évolution vers le centre et la droite constatée lors des consultations générales municipales et législatives de ces dernières années.

Survenant dans la fièvre de nouveauté qui s'était manifestée au lendemain de la libération, les élections cantonales de 1945 s'étaient traduites par une large avance des partis marxistes. Les accords réalisés au second tour avaient permis l'accès de 351 élus communistes dans les assemblées départementales, où ils ne disposaient avant guerre que de 75 mandats cantonaux. De leur côté les socialistes voyaient leurs élus cantonaux passer de 452 avant guerre à 845, et ils obtenaient 43 présidences de conseils généraux sur 93. Le M. R. P., enfin, obtenait 218 sièges.

Cette poussée « tripartiste » s'était effectuée souvent au détriment des radicaux, qui perdaient environ 400 sièges sur l'avant-guerre. Mais, depuis 1945, le climat politique s'est sensiblement modifié.

Après le renouvellement cantonal de la série A en 1949 les conseillers généraux communistes n'étaient déjà plus que 204 et les socialistes, 696. Les radicaux retrouvaient certaines de leurs positions perdues et deux éléments nouveaux apparaissaient : les indépendants (650 élus) et le R. P. F. (240 élus).

Cette fois, pour la série B, la tendance « centriste » qui s'était dégagée le 7 octobre dès le premier tour de scrutin s'est confirmée le 14 octobre du fait des désistements. Ceux-ci se sont opérés en général contre le communisme, sauf quelques exceptions locales, où l'on a vu réapparaître soit des coalitions d'extrême gauche, soit des élections triangulaires, dont les communistes ont été parfois bénéficiaires.

Ceux-ci n'en sortent pas moins fort amoindris de cette consultation qui ne leur laisse que 78 élus sur leurs 176 sortants, soit 98 élus perdus ; de plus ils seront absents désormais dans vingt et une assemblées départementales. Les socialistes, de leur côté, ne retrouvent que 278 élus au lieu de 417 sortants, soit une perte de 139 sièges. Les radicaux et le R. G. R. renforcent leurs positions en obtenant 384 sièges (au lieu de 374) et le M. R. P., 108 (au lieu de 88). Les modérés, indépendants et paysans, totalisent 468 élus au lieu de 326 (142 sièges gagnés) et le R. P. F. double ses effectifs cantonaux avec 150 élus, d'après les chiffres officiels, au lieu de 70.

D'une manière générale les radicaux et les indépendants l'ont emporté dans les campagnes, tandis que le R. P. F. enregistrait des gains dans les centres urbains importants et dans les agglomérations « banlieusardes » de Seine-et-Oise.

En bref, et compte tenu du caractère particulier de ces consultations locales, les élections cantonales de 1951 confirment et accentuent la ligne générale, nationale et modérée, qui s'était dessinée à travers le pays aux élections législatives du 17 juin dernier.

LE PARTI RADICAL-SOCIALISTE VA TENIR A LYON SES 44ES ASSISES NATIONALES

LE congrès radical, qui va se tenir à Lyon du 25 au 28 octobre, coïncide avec les cinquante ans d'existence du parti. C'est en 1901, en effet, que celui-ci fit son apparition au soleil de la politique. Albert Milhaud, l'historien du radicalisme, lui assigne, il est vrai, de plus lointaines origines. Il signale dès 1885, après le discours de Clemenceau au cirque Fernando, un embryon de groupement. Cherchant des ancêtres, il trouve même à l'origine Ledru-Rollin, « aïeul authentique, a-t-on écrit, de nos modernes démocraties ». On pourrait sans doute, tenant compte de la tendance, de l'état d'âme si l'on veut, remonter plus haut et charger encore cet arbre généalogique. Quoi qu'il en soit, l'organisation véritable de ce parti date du mois de juin 1901, sous le ministère Waldeck-Rousseau. L'initiative vint de la province, et cinq cents ou six cents groupes départementaux envoyèrent à Paris des représentants. Dix-huit cents délégués se retrouvèrent à l'hôtel des Sociétés savantes et délibérèrent sous la présidence successive de Mesureur, de René Goblet, de Léon Bourgeois et d'Henri Brisson. Pour la première fois la dénomination de congrès du parti républicain radical et radical-socialiste était employée. Camille Pelletan fut le rapporteur général de la commission d'organisation et c'est lui qui rédigea la première déclaration du parti.

Ce premier congrès et cette première déclaration devaient être suivis de beaucoup d'autres. La guerre seule interrompit les assises radicales, et le congrès de 1951 est le quarante-quatrième en date. Quant à la « déclaration du parti », ce document qui chaque année résume les travaux des commissions, rappelle les principes et propose aux militants de nouveaux objectifs, elle a toujours été établie par des personnalités marquantes, et l'on relève dans la liste de ses rédacteurs, depuis Pelletan, les noms de Maurice Sarraut, Herriot, Steeg, Malvy, Yvon Delbos, Aimé Berthod, Paganon, André Marie, Campinchi, Monnerville, etc.

Intimement associé à toutes les batailles politiques de la IIIe République, le parti radical fut fréquemment, pendant cette longue période qui va de sa fondation au début de la dernière guerre mondiale, investi des responsabilités du pouvoir, auquel présidèrent maints chefs radicaux, de René Goblet au président Herriot. Edouard Daladier était président du Conseil quand éclata la guerre. En pleine occupation les présidents Jeanneney et Herriot protestèrent hautement contre les atteintes portées aux institutions républicaines. Le parti radical fut frappé dans nombre de ses chefs et de ses militants : Herriot, Daladier, Albert Sarraut, Yvon Delbos, André Marie, entre autres, connurent l'emprisonnement ou la déportation. Certains ne reprirent jamais leur place aux côtés de leurs amis politiques, tels : Maurice Sarraut, François de Tessan, Aimé Berthod, Jean Zay.

La tourmente passée, le parti radical, dont on avait imprudemment célébré les funérailles, allait se réorganiser rapidement. Au congrès de 1945 M. Martinaud-Deplat, aujourd'hui président administratif, réaffirmait la doctrine et traçait un plan de la restauration du pays, mettant l'accent sur l'immense effort à accomplir dans tous les domaines.

Cependant la politique générale évoluait et le signe le plus caractéristique de cette évolution fut sans doute le retour à la direction des affaires publiques des radicaux, pourtant peu nombreux au parlement. A quoi attribuer ce retour qui amena M. Henri Queuille à la présidence du Conseil ? Assurément au fait que le parti radical avait acquis une longue expérience, qu'il disposait d'hommes rompus à la pratique du gouvernement et à qui le sens des réalités et le sang-froid ne faisaient pas défaut.

Au palais de la Foire de Lyon, pendant quatre jours, le quarante-quatrième congrès va procéder à un large tour d'horizon. Aucun des problèmes importants de l'heure ne sera omis. Le rapport de politique générale a été confié à M. Emile Roche, vice-président du parti, président de la fédération du Nord ; celui de politique extérieure, qui englobe les questions de l'Union française et de la Défense nationale, à M. Paul Devinat, ancien ministre, député de Saône-et-Loire. Ces deux documents principaux seront accompagnés de nombreux autres rapports. M. Jean Berthoin, sénateur de l'Isère, ancien ministre, présentera celui qui a trait à la politique économique et financière, et M. Bernard Lafay, député de Paris, celui sur la politique sociale. Enfin la déclaration du parti sera rédigée cette année par M. Maurice Faure, député du Lot, benjamin du groupe radical au Palais-Bourbon. La soirée du vendredi 26 marquera une pause dans les travaux du congrès : ce sera la nuit du cinquantenaire.

Ce congrès de Lyon où le parti radical va fêter son demi-siècle sera aussi l'occasion d'un hommage au président Edouard Herriot, son chef depuis si longtemps. Le voici, toujours plein de maîtrise, n'ayant rien perdu de sa magnifique éloquence, au seuil des ses quatre-vingts ans. Jeunes et vétérans du parti lui apporteront une nouvelle fois, avec une solennité accusée et avec une chaleur plus vive encore que de coutume, si possible, le témoignage de l'affectueuse admiration qu'ils portent à l'homme sans qui le parti radical n'aurait pas été ce qu'il est.

ARMES CONVENTIONNELLES OU ARMES ATOMIQUES ?

par CAMILLE ROUGERON

Les premières réactions américaines devant les propositions du sénateur Brien Mac Mahon, président du Comité de l'énergie atomique du Congrès, garantissent leur succès. Comment l'opinion publique rejetterait-elle l'offre d'une « armée atomique » où le fantassin n'aurait plus à tenir qu'un rôle secondaire, en même temps que le contribuable économiserait la moitié ou les deux tiers des 60 milliards de dollars qu'il verse pour la défense nationale ?

La proposition Mac Mahon. — Le 18 septembre le sénateur Mac Mahon annonçait que l'heure était venue d'introduire les armes atomiques dans l'armement courant des troupes en campagne, au lieu d'en faire un trésor jalousement enfoui en vue de quelques opérations exceptionnelles.

Les ressources en minerai d'uranium extrait ou reconnu, a-t-il déclaré, s'y prêtent. Aux mines anciennes déjà exploitées au Canada et au Congo belge s'ajoutent les découvertes récentes du Saskatchewan, du Colorado et la production prochaine des usines en cours de construction en Afrique du Sud, qui le livreront comme sous-produit de l'or. Les Etats-Unis peuvent, s'ils le veulent, sortir d'ici trois ans les bombes atomiques « par milliers ou par dizaines de milliers ».

Comment employer ces bombes et leurs sous-produits radioactifs, plus efficaces encore ? En ajoutant, a dit le sénateur Mac Mahon, à ces objectifs stratégiques que sont les centres industriels soviétiques les unités en action sur le champ de bataille. Il faut aux Etats-Unis une armée atomique, une marine atomique, une aviation atomique arrosant de leurs armes de destruction massive les troupes ennemies, leurs approvisionnements, leurs communications.

Le contribuable américain peut-il supporter cette charge nouvelle ? Il n'est pas question de la lui infliger, a déclaré le sénateur, mais de réduire de moitié ou des deux tiers les dépenses de l'armement conventionnel pour sextupler, en les portant à 6 milliards de dollars, les crédits affectés à l'énergie atomique. L'armée, la marine et l'aviation retrouveront la quinzaine de milliards qu'elles se répartissaient avant la guerre de Corée. Elles devront compter avec un quatrième partenaire, qui ne sera pas plus gourmand qu'elles et qui économisera par son intervention 30 à 40 milliards de dollars au budget américain. Les plus chères, si l'on ne fait état que du poids, les armes atomiques et radioactives sont les plus économiques dès qu'on en rapporte le prix à la puissance.

Entendu le 21 septembre par la commission sénatoriale des Finances, M. Gordon E. Dean, président de l'*Atomic Energy Commission*, bien que tenu à une certaine réserve par ses fonctions, confirmait en gros son accord avec les recommandations du sénateur Mac Mahon.

La riposte Lowett. — Les dirigeants militaires se déclaraient aussitôt prêts à employer toutes les armes atomiques qu'on leur fournirait. Au nom de l'aviation, le général Nathan F. Twining, son sous-chef d'état-major général, affirmait même qu'une *Blitzkrieg* aérienne atomique résoudrait bientôt tous les conflits sans intervention des autres armes. Mais M. Robert A. Lowett, secrétaire d'Etat à la Défense, était bien obligé d'examiner les répercussions de la proposition Mac Mahon du point de vue d'un chef de département auquel un concurrent propose de supprimer les deux tiers de ses crédits. Le 25 septembre la première conférence de presse du nouveau secrétaire d'Etat fut consacrée presque en entier à cette discussion.

M. Lowett ne niait pas que des résultats prometteurs eussent été atteints par la mise au point d'un certain nombre d'armes nouvelles, atomiques entre autres. Mais tant que ces promesses ne seraient point transformées en matériels stockés pour l'emploi éventuel sur le champ de bataille, la sécurité du pays, dont il avait la charge, continuerait à reposer sur les armes conventionnelles. Il faudrait encore les produire en quantités abondantes et entraîner en même temps le nombreux personnel nécessaire à leur mise en œuvre. Une fois les nouvelles armes construites en série, elles compléteraient les anciennes ; peut-être même pourraient-elles remplacer certaines d'entre elles. Mais toute décision prématurée exposerait le pays à un désastre.

La querelle armée-aviation. — Le premier effet de cette controverse est de raviver les discussions interarmes : qui va être chargé de répandre sur l'adversaire engins atomiques de poche et produits radioactifs ? La vieille querelle entre la marine et l'aviation, tranchée naguère par l'attribution à celle-ci du monopole du bombardement stratégique, rebondit dans le domaine tactique.

Sans avoir jamais atteint l'acuité de la controverse avec la marine, les dissensions de l'aviation avec l'armée n'ont jamais cessé depuis que la première a conquis son indépendance. Elles se sont aggravées dès le début des opérations en Corée. L'armée se plaignait de l'insuffisance du concours que lui apportait l'aviation tactique ; elle lui opposait la perfection de l'appui rapproché des « marines » par leur aviation personnelle, entraînée de longue date au combat en commun ; elle réclamait son aviation, l'U. S. Air Force ne conservant que les missions stratégiques.

Cette campagne, prolongée pendant plus d'un an, n'ayant pas abouti, le développement des armes atomiques offre à l'armée la solution de ce différend. Avec l'appui d'armes de cette puissance elle n'a que faire de cette aviation tactique dont on lui marchande le concours et dont on lui refuse le contrôle ; projectiles atomiques et radioactifs la suppléeront avantageusement.

Pour se passer entièrement de l'aviation il ne restait à l'armée américaine qu'à mettre au point, avec la Commission de l'énergie atomique, les engins explosifs et radioactifs adaptés à ses besoins. Il ne fait aucun doute aujourd'hui que ce résultat est atteint.

L'artillerie atomique et radioactive. — La puissance de la bombe d'Hiroshima est évaluée à 20.000 tonnes de tolite ; c'est très sensiblement l'énergie libérée par la fission d'un kilo d'uranium 235 ou de plutonium. Mais la charge contenue dans la bombe, la « masse critique » dont la réunion provoque l'explosion, dépasse largement ce chiffre. Sa valeur n'a jamais été officiellement divulguée; on pense qu'elle est d'environ 15 kilos. La fission est donc très incomplète ; et, si cette valeur est exacte, le rendement n'atteindrait pas 7 %.

La bombe elle-même est beaucoup plus lourde. Elle comprend en effet non seulement la charge de métal actif, mais le dispositif de « mise de feu », l'enveloppe réfléchissant les neutrons et, surtout, la masse de métal qui l'entoure et dont l'inertie maintient en contact pendant un temps suffisant pour la réaction les fragments de métal actif qui seraient pulvérisés et projetés au loin dès que la désintégration s'amorcerait.

L'aviation américaine n'était pas gênée par le poids. Aux superforteresses B-29 de 1945, équipées de moteurs de 2.500 CV, qui ne pouvaient guère emporter une charge utile de plus de 5 tonnes à grande distance, ont succédé les superforteresses B-50, à moteurs de 3.500 CV, qui emportent au moins 10 tonnes. On pouvait donc alourdir l'enveloppe de la bombe type Hiroshima au bénéfice du rendement. Les superforteresses du dernier modèle, comme les bombardiers lourds postérieurs, Convair B-36, Boeing Stratojet, emportent aujourd'hui une bombe essayée à Eniwetok dont les déclarations américaines officielles évaluent la puissance à six fois celle de la bombe d'Hiroshima.

Il n'était pas question pour l'armée de tirer avec un canon de campagne des projectiles de 5 ou de 10 tonnes. Mais la bombe d'Hiroshima dépassait largement les exigences de nombreux objectifs tactiques. Puisqu'un alourdissement relevait la puissance, un allégement la diminuait, et l'on pouvait encore obtenir une explosion équivalente à quelques milliers de tonnes de tolite avec un projectile utilisable par un gros obusier.

Les progrès techniques de l'artillerie permettent aujourd'hui très aisément de telles réalisations.

Le recours aux produits radioactifs est prévu dans les propositions du sénateur Mac Mahon. Si l'on s'en rapporte au classement habituel des armes de destruction massive, qui met la guerre radioactive au premier rang, sur le même plan que la guerre biologique, et qui n'accorde à la guerre atomique que la quatrième place, derrière la guerre climatologique, l'artillerie radioactive doit l'emporter largement en efficacité sur l'artillerie simplement atomique. C'est que celle-ci ne peut compter que sur l'effet passager du souffle ou des radiations émises lors de l'explosion, tandis que celle-là couvrira le sol où l'adversaire devra vivre et combattre des émetteurs infinitésimaux de rayons gamma dont l'action se prolongera pendant des semaines ou des mois.

L'arme radioactive se prête beaucoup mieux encore que l'arme atomique à l'emploi par l'artillerie. Elle ne réclame ni projectiles de plusieurs tonnes, ni matériels de plusieurs dizaines de tonnes pour les lancer.

Canon ou avion ? — L'artillerie va-t-elle donc reprendre à l'aviation le quasi-monopole qu'on lui accordait jusqu'ici dans l'emploi des armes de destruction massive ?

M. Robert A. Lowett vient d'arbitrer le conflit entre militaires et aviateurs ; il a soutenu que « l'avion était actuellement et pour longtemps encore le plus efficace moyen d'emploi de ces armes ». Il en a conclu au renforcement de l'aviation, et l'on attribue à son intervention personnelle le ralliement du Comité des chefs d'état-major au nouveau programme qui porte de 87 à 140 groupes les effectifs de l'U. S. Air Force.

Il est fort probable que de longtemps les techniciens soviétiques ne mettront pas à la disposition de leurs armées des bombes atomiques en nombre suffisant pour leur emploi sur le champ de bataille et ses arrières. Mais on se gardera d'étendre la conclusion aux produits radioactifs, dont la fabrication ne réclame pas les mêmes traitements physiques ou chimiques compliqués que l'uranium 235 ou le plutonium. Même si l'on se bornait à pulvériser après quelque temps de fonctionnement le mélange de produits variés qui entrent dans la composition d'une pile, de l'uranium au graphite, aux réflecteurs, aux enveloppes métalliques et aux tuyautages de refroidissement, on aurait assez de produits radioactifs pour empoisonner de vastes zones d'un théâtre d'opérations ; l'artillerie et l'aviation soviétiques n'en manqueront pas. La même remarque vaut pour la guerre biologique, très voisine d'aspect de la guerre radioactive ; même si la toxine botulinique de Moscou est un peu moins parfaite que les autres, les aérosols qui la disperseront gêneront beaucoup les combattants et leurs services.

Dans ce *no man's land* que deviendront le front et ses arrières jusqu'à des centaines de kilomètres un seul combattant pourra circuler, celui qui le survolera à 10 ou 20 kilomètres et ne craindra ni les explosions atomiques, ni les poussières radioactives, ni les aérosols chargés de toxines.

AU DINER DU PRIX DE L'ARC DE TRIOMPHE CHEZ MAXIM'S, M. DUPRÉ LIT LE JOURNAL DE DEMAIN : « TANTIÈME » GAGNERA.

POUR UN SOIR, AU PAVILLON DE L'ELYSÉE, GABY MORLAY, JACQUES MOREL, ROBERT LAMOUREUX ONT FAIT LE SERVICE AU GRAND AMUSEMENT DES CLIENTS : CHARPINI, H. ROBERT, TONTON, R. LAMY.

CI-DESSUS SONIA AROVA ET LÉON DANIELAN DONT LE SUCCÈS FUT VIF DANS « L'IMPROMPTU DU BOIS », DE JACQUES IBERT, CRÉÉ AUX BALLETS DES CHAMPS-ELYSÉES. A DROITE : ON A BEAUCOUP REMARQUÉ A UNE RÉCENTE PRÉSENTATION DES FOURREURS ET PELLETIERS PARISIENS CETTE CAPE DU SOIR EN RENARD BLANC DE JEAN PATOU (ROBE DE JEAN PATOU).

« *IL N'EST CLARTÉ QUE DE* PARIS »

PAR MARCEL IDZKOWSKI

En lisant « le Carnet du Parisien » publié par un quotidien du soir, j'apprends l'existence d'un Salon de l'embouteillage.

Voilà un Salon où les chroniqueurs devraient avoir leur stand, car en ce début de saison j'ai nettement l'impression que nous le sommes bien... embouteillés, et pas seulement dans nos déplacements à travers la capitale. Les cartons s'amoncellent, les générales se succèdent quotidiennement et les organisateurs des festivités nous laissent le choix entre la tenue de soirée, la t. d. s. « souhaitée », « recommandée » ou « de rigueur ».

En sortant des Ballets des Champs-Elysées, où nous avons admiré la virtuosité de Danielan, nous sommes allé chez Patachou, dont la métamorphose est totale.

« Je ne veux plus être Lady, nous confie-t-elle, car ce titre me paraît ridicule pour une chanteuse qui se voudrait populaire, et j'ai par ailleurs décidé de ne plus couper de cravates ! »

Ce que Patachou ne dit pas, c'est combien elle a dû travailler pour présenter un tour de chant personnel, sensible et merveilleusement au point. « Elle a subi l'influence de notre canotier national ! » affirmait un de mes voisins. Qu'importe ! Le champion du monde de la chanson française ne peut donner que d'excellents conseils, mais il n'en reste pas moins que Patachou a maintenant un style. Avec une audace — que l'on pouvait craindre — elle s'attaque à *Mon Homme* et au *Fiacre*... et ces deux chansons si fortement « marquées » deviennent avec Patachou des créations essentiellement nouvelles. C'est là une réussite exceptionnelle.

L'OPINION DE DENIS MARION

SUR

LES ACTUALITÉS

Les actualités ne sont pas seulement un des aspects du cinéma ou de l'information — ou encore le lien commun, en tant que presse filmée, de ces deux activités : elles demeurent la forme primaire et inchangée du cinéma. On ne le répétera jamais assez : les premières bandes de Lumière et d'Edison étaient des actualités ; l'art comme l'industrie cinématographiques ont germé de cette graine, mais, phénomène curieux, celle-ci n'en a pas moins subsisté, intacte. En 1951 les actualités, à la parole près, ne diffèrent pas sensiblement de ce qui était projeté dans les premières salles obscures.

Ces courts sujets juxtaposés sont exactement les mêmes qu'en 1895 et demeurent très peu nombreux. Ils doivent, en effet, toucher le plus vaste public possible (donc, entre autres, être à la portée de la compréhension d'un enfant de dix ans) et ne provoquer aucune des irritations contradictoires des fractions quelconques du public.

En dépit de leur caractère conservateur, et même archaïque, les actualités se sont développées de façon très différente sur la surface du globe. Une enquête systématique à cet égard est du plus haut intérêt. Elle vient d'être effectuée, sous le patronage de l'U. N. E. S. C. O., par deux spécialistes : le Suisse Peter Baechlin et le Français Maurice Muller-Strauss, et publiée sous le titre : *la Presse filmée dans le monde.*

Une première remarque qui, pour être purement financière, a son importance ; tous les journaux filmés sans exception sont déficitaires. Cela est dû à leur courte période d'exploitation (huit semaines est un maximum, cinq semaines, une moyenne) qui n'est pas compensée par un rendement commercial supérieur : le prix de location correspond à peu près à leur durée dans le programme. Les procédés techniques qui pourraient remédier à cette situation sont soit difficilement applicables, soit insuffisants. Les deux solutions pratiques demeurent la publicité et l'étatisation.

La publicité peut être directe ou indirecte. Ce dernier système est celui des actualités américaines dont les grandes compagnies de production font une question de prestige.

Sous la forme directe, la publicité est plus souvent déguisée que franche. Soit par pudeur, soit en vue de l'efficacité, les rédacteurs d'un journal d'actualités préfèrent un sujet neutre (par exemple un match de football dans lequel ils s'arrangeront pour qu'une réclame occupe le centre de l'image) à une bande commerciale directe.

L'étatisation, elle aussi, a ses degrés. En Union Soviétique et dans les démocraties populaires les actualités sont naturellement nationalisées comme toute l'industrie cinématographique. Mais les gouvernements de l'Inde, de la Turquie, du Brésil produisent eux aussi un journal filmé. En Espagne, en Egypte, en Autriche, en France une société privée, mais contrôlée et subventionnée par l'Etat, joue ce rôle. Enfin, d'autres pays, notamment la Grande-Bretagne, ont organisé un service spécial d'actualités « inspirées » qui sont diffusées soit par des organismes commerciaux privés, soit par des organismes culturels.

On se rend compte de la complexité des problèmes que soulève dans chaque pays la projection des actualités. Quantitativement leur importance est attestée par ces simples chiffres : le globe comprend près de cent mille salles de cinéma, fréquentées chaque semaine par 215 millions de spectateurs, soit par plus d'un dixième de sa population totale (la France, avec ses 41.500.000 habitants, compte 5.300 cinémas possédant ensemble 2 millions 650.000 fauteuils et accueillant 387 millions de spectateurs par an).

Qualitativement l'influence des actualités ne saurait être surestimée. La rapidité avec laquelle les sujets se succèdent ne laisse pas au spectateur le temps de la réflexion : pour pouvoir suivre l'image il doit à ce point concentrer son attention que toutes ses autres réactions passent à l'arrière-plan. Même s'il possède quelque esprit critique il ne peut ni contrôler ni comparer, à moins qu'il n'ait été par hasard témoin direct du fait. Il n'a ni le temps ni l'occasion de discuter ce qu'il voit ou ce qu'il vient de voir et laisse agir sur son intelligence l'impression visuelle brutale qu'il vient de subir. A supposer qu'il n'y ait eu de la part des opérateurs et des monteurs ni falsification ni truquage — et ce n'est pas toujours le cas — deux déformations sont inévitables : d'abord les parties d'un intérêt faible sont coupées et les parties frappantes sont spécialement mises en valeur ; ensuite l'exactitude est sacrifiée au délassement.

Partant du principe, d'ailleurs exact, que personne ne va au cinéma pour se tenir au courant des nouvelles, les journaux filmés ne présentent au point de vue information aucun caractère sérieux : sinon ils seraient formés de graphiques sur les prévisions des récoltes et le rendement des impôts.

Telles sont les actualités aujourd'hui. Que seront-elles demain ? La télévision a la parole.

La grande danseuse Katherine Dunham nous est revenue. Elle a loué a Paris l'appartement qu'occupa jadis Eve Lavallière. Après son succès dans « Je l'aimais trop », Fernand Gravey retrouve dans sa loge sa partenaire Jacqueline Porel, l'auteur, Jean Guitton, et Suzy Delair venue féliciter ses camarades.

Gérard Philipe fait actuellement revivre le légendaire Fanfan la Tulipe dans un film de cape et d'épée réalisé par Christian-Jaque. Philipe s'y livre aux prouesses les plus folles.

(SUITE)

« IL N'EST CLARTÉ QUE DE PARIS »

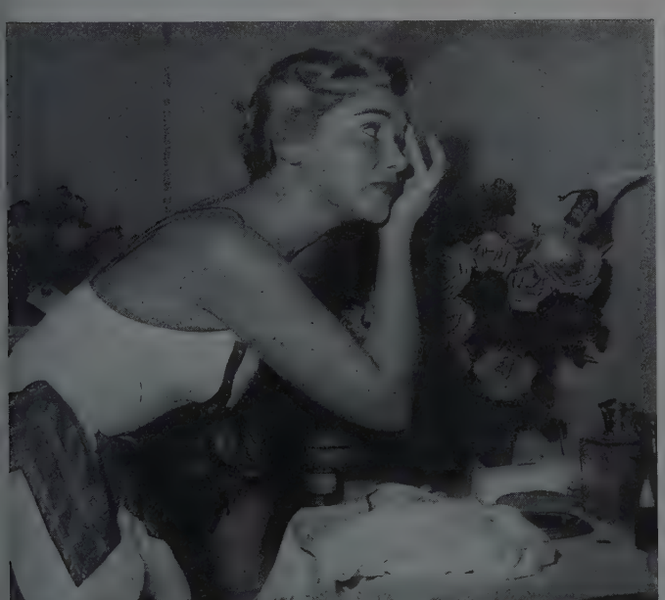
Au Pavillon des Champs-Elysées, où les Parisiens aiment à se retrouver pour les dîners-spectacles, j'ai entendu la souriante Hélène Robert, Paul Peri, dont le talent s'impose, et j'ai surtout assisté à un spectacle très divertissant : Gaby Morlay, Robert Lamoureux et Jacques Morel, qui soupaient là, décidèrent soudainement de « servir » la clientèle. Gaby Morlay se transforma en marchande de fleurs, Lamoureux, en sommelier, et Jacques Morel, en maître d'hôtel. Ces excellents comédiens me parurent très « stylés ». J'avais d'ailleurs applaudi la veille Gaby Morlay dans *Lorsque l'enfant paraît...* Quelle admirable artiste !

A minuit, après le spectacle, il est de bon ton d'aller entendre chanter... quelqu'un ou quelqu'une.

Les frères Jacques — de retour d'Amérique du Sud — ont retrouvé « leur » Rose-Rouge, tandis que Greco, délaissant Saint-Germain-des-Prés, fait les beaux soirs de Carrère. Greco a fait des progrès extraordinaires et pourra bientôt s'offrir le luxe d'abandonner le répertoire de Jacques Prévert.

Au Carrol's enfin Colette Mars a fait une rentrée très applaudie. Elle a de nouvelles chansons, mais elle conserve son charme, son autorité et cette voix un peu sourde qui fit son succès.

Katherine Dunham nous est revenue. Tout Paris assistera à sa rentrée. Dans une nouvelle mise en scène de Jean Meyer la Comédie-Française nous présentera *le Bourgeois gentilhomme*, et Frank Bauer nous prépare une salle « retentissante ». A l'écran nous verrons *les Mines du roi Salomon* et cela donnera lieu à un grand gala cinématographique au Berlitz. Nous y serons !



Dernière retouche avant d'entrer en scène ! Claude Larue, aux cotés de Gaby Morlay et d'André Luguet, a remporté un très vif succès dans la nouvelle pièce d'André Roussin.

L'OPINION D'YVES GANDON SUR « LORSQUE L'ENFANT PARAIT »...

Les auteurs du boulevard ont leurs mérites, et nous les applaudissons sans arrière-pensée quand ils savent respecter les traditions de ce genre léger, dans lequel *la Petite Hutte* était une manière de chef-d'œuvre.

M. André Roussin, en écrivant *les Œufs de l'autruche*, avait voulu pousser plus loin son ambition. Il se haussait à la satire des mœurs du temps et, sans dépouiller tout à fait l'auteur de boulevard, cherchait à trouver le son d'un Becque vulgarisé, à l'usage d'un public rendu moins difficile par la pratique du roman noir. Voici maintenant *Lorsque l'enfant paraît...* et nous n'en sommes plus à lui crier : « Casse-cou ! » car l'erreur est complète.

Si *Lorsque l'enfant paraît* est une mauvaise pièce, c'est que l'auteur n'a pas su trouver le ton qui convenait à son entreprise. Malgré les rires d'un public satisfait à bon compte, il n'est ni drôle ni profond, ni ingénieux ni corrosif, ni vrai ni vraisemblable.

Il n'est pas rigoureusement impossible, je l'admets, que la femme de Georges Jacquet, ministre de la Famille, étant déjà mère de deux enfants de vingt et vingt-deux ans, se trouve, à un âge presque canonique, dans ce qu'on appelle une position intéressante, ni que sa fille Annie, fiancée, l'imite pour avoir pris un acompte sur les douceurs conjugales, ni que, dans le même temps, Georges, frère d'Annie, se mette, lui aussi, dans le cas d'être père, parce qu'il a obtenu les faveurs de la secrétaire de son père, ni que leur femme de chambre, Thérèse, confesse en pleurnichant à la femme du ministre qu'elle est enceinte des œuvres d'un amant marié. Pour compléter le tableau je veux bien que, vingt-six ans après l'avoir quitté, une amie de jeunesse du ministre vienne lui apprendre l'existence d'un fils naturel, d'ailleurs docteur en droit. J'aime moins que cette miraculeuse cascade de naissances prête à des considérations peut-être inopportunes, et en tout cas éculées, sur l'avortement, l'hypocrisie bourgeoise, l'incapacité des gouvernants et autres misères du temps. Je ne prétends pas que tout cela ne pouvait pas être dit, mais M. André Roussin le dit mal, la vulgarité de son dialogue m'afflige.

Le théâtre des Nouveautés avait cependant mis à la disposition de l'auteur une interprétation hors de pair, Gaby Morlay et André Luguet menant le jeu devant la charmante Claude Larue et l'étourdissant Claude Nicot. Les comparses eux-mêmes, de Louis Blanche à Simone Matil, en passant par Suzanne Norbert et Gilberte Lauvray, tiennent leur emploi avec autant d'aisance que d'autorité.

...ET « JE L'AIMAIS TROP »

J'en dirai tout autant du nouveau spectacle du théâtre Saint-Georges, *Je l'aimais trop*, trois actes de Jean Guitton. Nous sommes ici en pleine mécanique vaudevillesque dans la tradition de Feydeau, avec Feydeau en moins. Rendons tout de suite à M. Guitton ce qui lui appartient. Il a eu au départ une idée amusante. Trompée par son amant, la petite fleuriste Marie-Louise Lorette lui loge quatre ou six balles dans le ventre. Il s'effondre. Ce drame a eu lieu au premier étage de sa maison, au-dessus de la boutique où un honnête client venait chercher une gerbe de roses pour sa femme. L'honnête client — Armand Delcourt, alias Fernand Gravey — affolé, téléphone à un docteur et conseille à Marie-Louise d'aller se constituer prisonnière. Elle y va. Rassurez-vous. L'amant n'est pas mort, car il avait pris soin de remplacer les vraies balles par des balles à blanc. Il ne perd d'ailleurs rien pour attendre, car le client découvre que la pseudo-victime est l'amant de sa femme, et tire à son tour.

Je ne résumerai pas plus avant une intrigue aussi peu vraisemblable, ainsi qu'il convient à un vaudeville semi-policier ; j'ai hâte d'en venir à son principal interprète. On croit toujours que Fernand Gravey a révélé toutes les ressources de son extraordinaire talent de comédien, pour s'apercevoir, de pièce en pièce, qu'on n'est pas au bout du compte. Il faut le voir entrer dans la boutique de la fleuriste passionnée, ingénu, gentil, tant soit peu ahuri, avec son chapeau de petit bourgeois paisible et sentimental. Il hausse le sourcil, esquisse un geste que Freud classerait dans la catégorie des actes manqués, pour autant qu'il découvre la psychologie du personnage. C'est à peine s'il ose parler, le voilà qui bégaye. Va-t-il s'étrangler ? Et puis il s'excite, une grande colère le prend, une indignation muette, et son silence parle encore. L'auteur lui a réservé tout exprès une scène d'ivresse dont il se tire, bien entendu, à son avantage. De quelle scène ne se tirerait-il pas ?

A côté de lui il y a la sensible et parfaite Jacqueline Porel, la coquette Hélène Bellanger, l'avantageux Jacques Erwin, toute une distribution sans fissure. Mais n'y aurait-il que Fernand Gravey, il suffirait au triomphe de la pièce, et tout Paris voudra l'applaudir.

L'OPINION D'ANDRE ROUSSEAUX

« LA GRANDE BALANÇOIRE »

Le reproche que je ferai au roman de notre ami Gérard Caillet, *la Grande Balançoire* (Julliard) — commençons par le reproche, loyalement — c'est de nous laisser un peu en porte à faux. Pourquoi ce titre ? Les toutes dernières lignes du livre vous l'expliqueront. L'histoire est finie. Le héros du livre s'éloigne des lieux où elle s'est déroulée. Il marche sur une route. Et voici ce finale :

Le tournant de la route le mène au-dessus de la ferme. Dans la cour, Luc aperçoit deux enfants qui se balancent. Il n'a pas le temps d'ébaucher un geste inutile pour prévenir : la corde casse.

A bout de corde, la balançoire monte dans l'air. Luc sourit et la suit des yeux. Elle monte encore.

Symbole ou récit ? Poésie ou vérité ? C'est dans cette incertitude, à vrai dire, que Gérard Caillet nous a laissés tout au cours du livre. Et c'est la critique que je voulais lui faire d'abord. Mais s'il nous répond que tout son roman est écrit pour poser cette question-là, la critique tombe. C'est à nous de nous laisser emporter par cette balançoire singulière, pour qui la pesanteur ne compte pas.

Car nous sommes tous balancés par la question que vivent les personnages de Gérard Caillet : sommes-nous de la terre ou du ciel ? La véritable réalité est-elle celle qui nous attache les pieds au sol ou celle qui nous fait monter vers l'infini ? Le ciel dont il s'agit, précisons-le, est moins théologique qu'idéal, moins religieux que poétique. Le monde sur lequel s'ouvre la destinée des héros de *la Grande Balançoire* est celui de la féerie. Nous en sommes avertis expressément par des épisodes comme celui de la sirène. Un jour Luc rencontre une sirène, une vraie sirène, avec une queue de poisson. Le dialogue avec elle tient plus de trois pages. Ce roman nous transporte-t-il donc en plein fantastique ? Non. Disons plutôt qu'on y voit parfois prendre corps la part de fantaisie qui n'est absente d'aucune réalité. Il en est du domaine au bord de la mer où cette histoire se joue comme du « domaine mystérieux » du *Grand Meaulnes*. Seulement la féerie qui affleure ainsi au bord de la vie humaine est d'un maniement difficile. Alain-Fournier y avait réussi par une sorte de miracle. Gérard Caillet n'accomplit pas aussi heureusement ce qui n'est rien de moins qu'un tour d'enchanteur. De là le malaise dont j'ai parlé en commençant et qu'il faut surmonter pour entrer dans cette ronde, qui est beaucoup plus qu'un jeu.

Car il faut prendre au pied de la lettre ce que le romancier nous explique lui-même de son dessein quand il nous présente ses personnages comme « des êtres qui cherchent leur vérité et la signification du monde ». Il dit encore au sujet de son héros : « Etre lui-même était son premier problème », et les garçons et les filles qui vivent autour de lui participent tous et toutes à ce problème-là. Rassurez-vous : il ne s'agit pas d'intellectuels qui raisonnent sur ces questions métaphysiques. La métaphysique, à vrai dire, fait la lumière et l'ombre de nos journées, et nous la vivons parfois d'autant plus intensément que nous la raisonnons moins. Ainsi font les personnages de Gérard Caillet, qui, pour se tenir dans l'attente du destin, sont naturellement riches de ce qui compte le plus : le goût du jeu, l'imagination créatrice et l'irremplaçable enfance, qui sait garder la vie intacte jusqu'aux portes de la mort. Je n'oublie pas l'amour, encore que sa vérité soit toujours à démêler à nouveau du mensonge humain. Les héros de Gérard Caillet se tirent assez bien d'ailleurs de cet exercice dangereux et captivant.

Ils me plaisent en ce qu'ils ne s'abusent pas sur eux-mêmes et savent rester en deçà du mystère qu'ils rêvent d'illuminer. Ils bâtissent des châteaux de rêveries, et puis ils demeurent capables de balayer gentiment le seuil de terre battue sur lequel ils se retrouvent. Le héros du livre, un jour qu'il a émis quelques sentences, ajoute pour lui-même : « Ce qu'il leur disait ne valait guère mieux que ce qu'il inscrivait — pour s'étonner lui-même — dans le Carnet noir. » (Ce carnet est celui où il tient un précieux journal intime.) Voilà qui donne son aplomb à cette charmante tentative de création du monde par l'humour poétique. Quand un bout de dialogue nous dit :

« Enfin, Ellène, qui êtes-vous ?

— Ne posez pas de questions inutiles. »

nous sommes rassurés sur la solution trop présomptueuse qui pourrait être donnée au problème d'être soi-même.

Le héros de Gérard Caillet risque-t-il plus qu'une audace verbale quand il proclame :

« L'homme ne se trouve qu'en tournant le dos à l'homme. Car tout ce qui est humain est synonyme de désordre. Cet ordre auquel on ne parvient qu'en fuyant le monde, j'ai décidé d'y parvenir. »

Peut-être en a-t-il le désir, en effet. Il ne jouerait pas le jeu qu'il joue, et ses partenaires avec lui, s'il n'était pas sûr au moins d'une chose : c'est que pour la société humaine, aujourd'hui, la règle du jeu est à retrouver. De là vient qu'il dit encore : « Au point où j'en suis, autant essayer de découvrir l'absolu ! »

Mais trêve de philosophie. Le charme de ce livre tient dans la transparence d'une aventure fantaisiste au bord d'une plage de rêve, en vue d'une île merveilleuse, au gré de navigations chimériques sur des barques imaginaires. L'absolu n'y est pas hors de portée dans une abstraction rébarbative. Peut-être va-t-il s'offrir au lecteur lui-même, comme son trésor imprévu et caché dans les fastes naturels d'une évocation animale ou florale. Dans le cortège de poissons, par exemple, qui accompagne le bain d'une jeune femme : « ... Des bleus spiralés de blanc, des jaunes rayés de noir, des roses ocellés d'argent, des masses informes semblables à des mines magnétiques, des torpilles aux hublots de verre mauve... » Ou bien parmi les fleurs de la serre où le prince rejoint la princesse : « Il y avait là des amarantes et des balsamines, des immortelles, des reines-marguerites, des roses et des œillets d'Inde, des soucis, des zinnias, des belles-de-jour, des volubilis, des giroflées, des pois de senteur... » J'abrège. Il semble qu'à certaines pages Gérard Caillet se prenne lui-même à un jeu qui devient le sien. L'inquiétude quant au sens de la vie se met à ressembler alors à ces brumes légères que traverse le soleil et dont on ne sait si elles sont au paysage un voile ou une parure.

SAUTS D'OBSTACLES A « L'ETRIER »

PAR D. TRÉ-HARDY

Le temps aurait pu être incertain après le *test* de cet été maussade. Il fut radieux, auréolé de lumière, transformant le tournoi en féerie automnale. Une joie pour les cavaliers de galoper dans cette clarté sur des pistes soulignées de futaies mordorées, avec le chromo romantique du Tir aux pigeons comme fond de tableau pictural.

Les grandes cravaches étaient là. Certaines revenaient du Jumping de Londres, d'autres se préparaient à partir pour Genève. Le prix Comte Cossé-Brissac, rehaussé d'une coupe offerte par *France-Illustration,* prit tout de suite, avec soixante-quatorze engagés, l'allure d'une épreuve dont on se souviendrait. Point final aux réunions de plein air de la saison, il venait à son heure pour se faire une opinion durable. Tracé impératif du colonel de Rolland, parallèles aérées aggravées de deux obliques, la butte, la rivière, la gamme des « rapportés ».

Vision colorée où l'habit rouge domine ; il y a également quelques vestons noirs et de fastueuses tenues de vénerie. Voici le chevalier d'Orgeix : son « jumper » Sucre de Pomme prend le départ, chargé d'espoirs. Fausse foulée sur le triple ; le *crack* ne sera pas dans le lot de tête. Que fera Mlle Cancré ?... Tard s'en va « en seigneur », couvrant du terrain, il se néglige sur la barre handicap, il ne figurera pas au classement. Le comte de Maillé aligne deux « sans faute » sur Trinqueur et U. R. S. S. Un beau doublé... Beaucoup de calme, de *self-control.*

Le public, étiré le long de la lice, prend un visible intérêt aux performances heureuses. Mlle de Genellis annote le programme, elle suit en participante. La baronne Bertrand du Breuil, sobre tailleur noir très chic, est venue en amateur ; elle ne monte pas, son mari non plus ; toutefois

LE COLONEL DES ROCHES DE CHASSAY, QUI, SEUL SANS PÉNALITÉ, A REMPORTÉ BRILLAMMENT, SUR BOUTON D'OR, LE PRIX COMTE COSSÉ-BRISSAC.

Mme Quilici, accompagnée de M. Dupendant, remet au colonel des Roches de Chassay la coupe offerte par « France-Illustration ».

les parcours cadencés de son père, M. Beghin, ne sauraient la laisser insensible. Près de la « Petite Hutte », celle du jury, M. Dupendant, vice-président de l'Etrier, serre des mains au passage. Il s'arrête près des planches de fortune qui tiennent lieu de tribune officielle; Mme Quilici, Mme Pallis du Lauzay y forment un petit cercle. M. Quilici s'y joint de temps en temps.

Qui remportera le trophée ?... Applaudissements. M. Calmon, en selle sur Camélia IV, termine une fulgurante échappée. Le colonel des Roches de Chassay passe en trombe sur Bouton d'Or, un *coming horse* de l'écurie de Mme Roblin. Bientôt l'annonce du haut-parleur. Barrage entre cinq « leaders ». Réaction, « Maillé, 1er !... » N'a-t-il pas deux chevaux qualifiés, n'a-t-il pas les habitués pour lui ? Le jeu de l'obstacle et du hasard en décide autrement. Le colonel des Roches de Chassay est le seul sans pénalité. A lui la première place en 59 secondes. MM. de Maillé et Calmon sont 2e *ex æquo*, 4e, M. de Busnel, 5e, M. de Maillé avec Trinqueur.

Minute solennelle. Les gagnants sont à cheval devant le jury. La coupe de *France-Illustration* est remise au vainqueur par Mme Quilici, qu'accompagnera M. Dupendant. Flots de rubans, paroles aimables. Les trompes du cercle de Dampierre sonnent les *Honneurs*. Euphorie qui récompense d'un effort, d'une attention soutenue.

Le soir tombe. Un dernier regard sur la piste, sur les peupliers morfondus. Les voitures ramènent vers le centre une *Gentry* saturée d'action.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

M. Calmon fit une brillante exhibition sur Camelia IV.

Le comte de Maillé, sur Trinqueur, était l'un des favoris.

LES PROPOS LITTÉRAIRES
DE GÉRARD CAILLET
PENSÉE A JULIEN BLANC

Trois mois exactement se sont écoulés depuis la mort de Julien Blanc. Et voici que, grâce à l'effort de quelques-uns de ses amis, paraît sa *Berceuse irlandaise*. Ces amis se nomment Jean-Jacques Kihm et Bernard Dimey — les courageux directeurs de la petite revue *Mithra* — Roger Blin, Pierre Descaves, Louis Emié, Armand Lanoux, Jean Paulhan, Maurice Toesca, Paul Vialar, etc. Qu'ils soient loués pour cette fidélité au souvenir où je vois, plus encore qu'un geste personnel, un symbole : la tâche entreprise par Julien Blanc sera continuée ; elle le sera dans l'esprit exact qui était devenu le sien au cours de cette dernière année de souffrance. Je veux dire fermement, mais sans illusion.

On ignore peut-être quel fut le trajet spirituel de Julien Blanc. Lanoux en trace un raccourci exemplaire au seuil même de cette *Berceuse*. Je résume. L'Assistance. Son père est mort avant la naissance de l'enfant ; il a vu sa mère mourir à la tâche. Recueilli par une tante. Révolte. Orphelinat. Délinquance. Tentative de fuite sur une bicyclette « empruntée ». Récidive. Julien Blanc se retrouve aux Bat'd'Af. Il a déjà commencé l'aventure qu'on peut suivre tout au long dans *Confusion des peines, Jeanne, fais ton fourbi* et *le Temps des hommes*. Atroce...

Cependant Julien Blanc n'est pas Jean Genêt. Sa descente aux enfers ne lui fait pas découvrir la morale de la liberté. Au contraire, s'il veut devenir écrivain, c'est pour que sa révolte soit utile ; s'il veut crier, c'est pour dénoncer l'injustice sociale, la terrible peine des hommes. Toute son œuvre sera consacrée à tenter de détruire le mal par la racine, par ses racines — qui se nomment taudis, qui se nomment misère, qui se nomment alcoolisme... Lui aussi est mort à la tâche.

J'ai vu Julien Blanc au printemps dernier. Je n'oublierai pas, dans ce visage crispé, amaigri, l'éclat bleu des yeux qui me fixaient. Tandis qu'il me parlait — péniblement — j'entendais le refrain que nous pouvons maintenant tous lire, ce refrain que son dernier texte a confié à un chœur de jeunes filles : « Toi, tu n'aurais pas dû naître... » L'écrivain torturé me parlait de son dernier livre.

« Mon héros, me disait-il, s'enfonce de plus en plus bas, se dégrade encore, perd l'espoir. Et puis... le dernier volume peint sa conversion. »

Je m'en voudrais de tirer de ces paroles une conclusion fausse. Le héros n'est pas l'auteur. Pourtant l'auteur lui-même a connu le miracle. L'homme de la *Berceuse irlandaise* a trouvé auprès de lui sa compagne.

Regarde ma compagne... Jaillie de mes rêves d'enfant, et vivante, là près de moi... Bleue comme le ciel, verte comme les pins, plus brillante que le soleil...

Et que je ne trouve aucun mot nouveau, n'importe — puisqu'elle est là.

Et je ne saurais oublier la dernière parole que j'ai entendue tomber de ses lèvres :

« L'essentiel, finalement, c'est l'amour. »

Aussi crois-je que s'il ne nous avait été tôt enlevé (à quarante-trois ans), nous aurions assisté à un grand tournant dans l'œuvre de Julien Blanc. Certes, le lion n'aurait pas renoncé à mordre — sa raison d'être ! — mais son indignation se serait sans doute élargie ; on aurait peut-être vu, sous cette indignation, l'espoir prendre la place de la souffrance.

Au lieu de cela nous n'avons plus que les pages d'une *Berceuse irlandaise*, que ce beau poème qui était, comme l'a dit Maurice Nadeau, une « ultime tentative de réconciliation avec la vie, la souffrance et la mort. »

PETITES CHRONIQUES

Au Salon de l'Emballage; une laveuse de bouteilles pesant 20 tonnes.

DE L'EMBALLAGE A L'ÉQUIPEMENT DE BUREAU

Le Salon de l'équipement de bureau est le second du nom. Il lui faut cependant plus de 15.000 mètres carrés de stands pour accueillir les exposants. La tendance générale est à l'automatisme. Les magnétophones enregistrent et conservent les lettres dictées. Le microfilm fait des stocks de documents. On nous propose même des « machines à signer ». Mais la grande attraction du Salon 1951 restera sans doute le *calculateur électronique,* qui effectue en un clin d'œil les opérations les plus savantes, enregistre et restitue les résultats les plus compliqués.

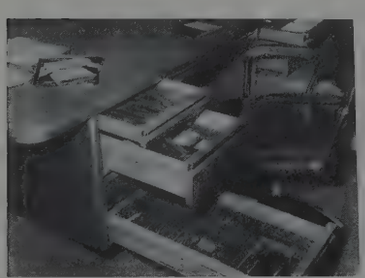
Le Salon, voisin, de l'emballage et de la manutention en est à sa cinquième

Une des plus intéressantes réalisations présentées au Salon de l'Equipement de Bureau.

expérience : 20.000 mètres carrés d'exposition, cinq cents exposants, importante participation étrangère, une nouvelle section : *la Publicité.* On emballe tout : des bonbons acidulés, qu'une machine perfectionnée transforme en brillantes papillotes, aux machines agricoles, que protègent d'imposants bâtis de planches bardées de fer, en passant par vins et parfums en bouteilles de verre ou en flacons plastiques. Fer, bois, carton, coton, jute, matières plastiques, verre, paille, raphia servent ici de matières premières. Le bon vieux papier gommé est devenu ruban adhésif et peut parfois résister à une traction de 500 kilos.

Le carton a servi à confectionner des fûts qu'expérimenta l'expédition de l'Himalaya. Les étiquettes « autocollables » sortent une à une de leur boîte automatique. Et voici enfin, venu d'Amérique, l'emballage « au pistolet ». L'objet à protéger se voit appliquer par pulvérisation une couche protectrice qui se transforme en pellicule ininflammable, inattaquable aux acides. L'objet ainsi enrobé se pèle comme une orange.

Dans ce bureau exposé par Chauvin, la disposition des tiroirs permet d'en atteindre aisément toute les parties.



LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DES GUERRES NAPOLÉONIENNES :

Les Cahiers du colonel Gérard (1766-1846), publiés d'après le manuscrit original par Paul Desachy (Plon, X-320 pages). Ces cahiers, qui n'étaient pas destinés à la publication, rédigés dans un tour tout personnel, apportent un témoignage de première main sur les campagnes de la Révolution et de l'Empire. Issu, comme il le dit, d' « une classe au-dessous de la moyenne », l'auteur nous conte avec une parfaite modestie la prodigieuse aventure que fut son existence. Ses entretiens avec Napoléon et les maréchaux abondent en observations critiques, notamment sur la rivalité de Ney et de Soult dans la campagne d'Espagne, les rencontres orageuses entre Ney et Masséna. C'était un esprit positif et qui discutait volontiers les ordres. « Je n'ai jamais recherché, dit-il, l'amitié de mes chefs ni même de mes camarades, mais seulement leur estime. »

Témoin du chassé-croisé entre deux souverains lors du débarquement du golfe Juan, puis de la réaction où le maréchal Brune trouva la mort, il juge les hommes sans autre passion que celle de son patriotisme.

Maire de Toulon sur la fin de sa vie, il exerça ses fonctions avec le même esprit d'indépendance, le même désintéressement qui avaient marqué toute sa carrière. C'est une figure qui méritait grandement d'être sortie de l'ombre.

LA PRÉHISTOIRE

La Préhistoire, texte de A. Rio, revu et mis à jour par J. Harmand (Hachette, 64 pages, 100 illustrations). On est toujours assuré de passionner l'homme en le replaçant devant le problème de ses origines. L'*Encyclopédie par l'image* nous en offre un nouvel exemple en nous présentant l'état actuel de la science dans la vertigineuse exploration des millénaires. Nous sommes loin du temps où la reconstitution du pithécanthrope faisait l'émerveillement des visiteurs de l'Exposition de 1900. On connaît aujourd'hui des prédécesseurs d'origines diverses à cet hypothétique premier homme. Nous possédons des traces de l'industrie humaine qui remontent à six cent mille ans avant notre ère.

Grâce à ce petit livre nous suivons à grands pas l'évolution de cette industrie, la découverte du feu, l'ouverture des routes du commerce, les progrès de l'art rupestre, l'origine du culte des morts, l'histoire du vêtement et de la parure.

Cette évocation s'achève avec la découverte (en 1940) des grottes de Lascaux (Dordogne), où se voient des peintures préhistoriques d'animaux (notamment de grands taureaux) et de figures mystérieuses rencontrées pour la première fois, dont on se demande si elles ne seraient pas des sortes de « blasons » de tribus.

ALBERT MOUSSET.

MM. GEORGES DUHAMEL ET EDGAR FAURE AU BRÉSIL

M. André Marie, ministre de l'Education nationale, se trouvant dans l'impossibilité de se rendre à Rio de Janeiro au Congrès de l'Amérique latine, où l'avait invité le gouvernement brésilien, M. Edgar Faure, ministre de la Justice, assistera à cette importante manifestation à la place de son collègue. Le garde des Sceaux, qui s'est envolé d'Orly sur un avion de la Panair do Brazil, a effectué le voyage en compagnie de M. Georges Duhamel, qui se rendait également au Congrès de l'Amérique latine. Notre éminent collaborateur, qui compte au Brésil de nombreuses amitiés, profitera de son séjour pour visiter les sections de l'Alliance française, dont il est, comme on sait, président honoraire. Nul doute que son voyage ne contribue à resserrer les liens entre le Brésil et la France et à affermir le prestige intellectuel de notre pays.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Une messe de la batellerie

Le dimanche 7 octobre une messe a été dite à bord de la péniche-chapelle *Je sers,* amarrée à la pile centrale du pont des Invalides. Ce service était célébré à la mémoire de tous les bateliers morts depuis la création de Paris, et particulièrement des mariniers passeurs de la résistance. A l'issue de la cérémonie, Mgr Touzé, qui avait pris place à bord du *Bernard-de-Percin,* a béni plus d'une centaine de péniches venues de tous les canaux de France.

A Barbizon : Debout, à gauche, le président Tran Van Huu, président du Conseil du Viet-Nam ; derrière lui M. Ernst, préfet de Seine-et-Marne. Ensuite, M. Reinhold, président du Centre hippique de Barbizon, et M. Fava.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Les Grandes Ecuries de Chantilly se souviennent toujours de l'éclat des Condé. Extérieurement rien n'est changé, mais le rythme d'une vie nouvelle anime dès l'aurore « les nobles bâtiments ». Plus de fier isolement... l'activité d'un cercle hippique en plein essor. Aux prémices de l'automne la carrière du château est le lieu d'élection de son tournoi. Piste un peu restreinte ? Qu'importe pour un sport de précision ! Le colonel des Roches de Chassay le démontre en s'adjugeant la Coupe avec la souple Brune et d'Or en 1' 27" 1/5. L'amiral Lacaze, M. Pasquier, maire de Chantilly, lui remirent l'objet d'art en le félicitant. M. des Roches est aussi le gagnant applaudi du prix d'Aumale en montant Alésia. Le colonel Gudin de Vallerin, le capitaine de Vries figurent au classement de tête. Entre les parcours, ambiance de rendez-vous de chasse au bar du Cercle hippique de Chantilly. Là s'expliqueront les raisons profondes des revers et des succès. Cette très belle réunion était présidée par le marquis du Vivier. Au jury : le baron de Soultrait, MM. Drillon et Charles du Breil. Parmi les membres du comité, le comte André de Livonnière. C'est le colonel Jousseaume qui signa les tracés.

Un parc admirable en lisière de forêt, « des arbres parmi les plus beaux », voilà le cadre heureux du concours hippique de Barbizon. La Coupe, 61 partants, prouva son attrait par ce chiffre éloquent. Elle revint au chevalier d'Orgeix, galopant Sucre de Pomme, très à l'aise sur un sol de bruyère. Mlle Raineteau prit le meilleur avec Rosalie, dans l'épreuve des dames, et le lieutenant de La Sayette fit une probante démonstration de la manière internationale en produisant Libéral. L'hôtellerie du Bas-Bréau tint lieu de « P. C. » aux concurrents, gaîté robuste au « débotté ». MM. Reinhold et Fava furent des organisateurs avertis, les colonels Gillois et Malmary, des juges impartiaux et bienveillants.

TRÉ-HARDY.

AU GOLF DE MORFONTAINE

Plus de trente-cinq joueurs ont disputé, le 6 octobre, sur le magnifique parcours du golf de Morfontaine, la finale de la coupe de golf d'été « la Vittelloise ». Mlle Braud et M. Motte (score net), Mme Cavrois et M. Motte (score brut) en ont été les vainqueurs. Les seconds furent Mlle Prisse et M. Barioz (score net), Mlle Sargent et M. Gajan (score brut).

AU SECOURS DES ÉTUDIANTS

Avec la rentrée des grandes écoles et des facultés et le retour à Paris de nombreux étudiants, les demandes de logement et de travail se font plus nombreuses et plus pressantes. Le service social du centre Richelieu, groupement catholique des étudiants de Sorbonne, n'étant pas en mesure de répondre à toutes ces demandes, nous prie de faire savoir qu'il serait très heureux de recevoir des offres. Ecrire au centre Richelieu, 8, place de la Sorbonne. Téléphone : Odéon 36-90. Permanences les lundi, jeudi, vendredi de 15 à 18 heures.

Le comte de Liedekerke-Beaufort, président de l'Automobile-Club de France.

POUR FÊTER SON NUMÉRO SPÉCIAL DE L'AUTOMOBILE

« FRANCE-ILLUSTRATION » REÇOIT DANS LES SALONS DU RITZ

La réception donnée par *France-Illustration* pour la parution du numéro qu'elle a consacré, comme chaque année, au Salon de l'Automobile aura été cette fois encore une brillante manifestation, à laquelle les toilettes féminines conféraient un heureux cachet d'élégance parisienne.

Au seuil des salons du Ritz les nombreux invités étaient accueillis par MM. Vincent Delpuech, président ; Cahen-Salvador, directeur général ; Quilici, administrateur de *France-Illustration* ; Longé, président directeur général ; Fischof, administrateur de l'O. G. P. P. ; Jean Laudat, Marc Real, Maurice Philippe et E. Samuel, directeur de la publicité.

Retenu par ses audiences, M. René Pleven n'avait pu assister à cette réception, où il était représenté par M. F. Gaillard, secrétaire d'État à la présidence du Conseil. D'autres membres du gouvernement étaient présents : MM. André Marie, ministre de l'Education nationale ; Charles Brune, ministre de l'Intérieur ; Louvel, ministre de l'Industrie et de l'Energie ; Bourgès-Maunoury, ministre adjoint à la Défense nationale.

Dans les salons agréablement fleuris et autour des buffets de haute qualité dont le service était assuré dans la manière impeccable qui est de tradition au Ritz, on notait : MM. Baylot, préfet de police; R. Hirsch, directeur général de la Sûreté nationale; Friol, directeur du cabinet du président Herriot ; Laurent Eynac et la princesse Yukanthor, vice-présidents, Périer et Juge, questeurs, de l'Assemblée de l'Union française; le général de Larminat ; Bollaërt, président de la Compagnie du Rhône ; de Liedekerke-Beaufort, président de l'Automobile-Club de France, et Mautin, commissaire général du Salon de l'Auto, entourés de nombreux constructeurs et agents généraux de l'automobile et du cycle ; des personnalités du monde des lettres et de la presse : MM. Georges Lecomte, secrétaire perpétuel de l'Académie française ; Julien Cain, directeur de la Bibliothèque nationale ; Massot, président du Syndicat de la presse parisienne ; Albarranc, président du Groupement des journaux et publications de France et d'outre-mer ; Lapeyre, directeur général des N. M. P. P. ; Pierre Bloch, directeur général de la S. N. E. P., etc., ainsi que MM. Bernard de Plas, président ; Maillard, président d'honneur de la Fédération française de la publicité, et les personnalités marquantes de la publicité, annonceurs, agents ou régisseurs.

Une cordialité de bon aloi régnait dans les groupes qui se nouaient et se dénouaient sans cesse, et la réunion se prolongea fort au delà de l'heure prévue. Cette réception s'inscrit désormais parmi celles qui marquent dans la Saison de Paris ; elle constitue, au même titre que le numéro spécial de *France-Illustration* qui en était l'argument, un bel hommage à la vitalité de notre industrie automobile.

De droite à gauche: M. Paz, président du Syndicat national des agents de publicité; Mme Paz ; M. Rubin, président de l'Entr'aide sociale des professionnels de la publicité ; M. Samuel.

De g. à dr. : MM. Vincent Delpuech, Charles Brune, ministre de l'Intérieur ; Bourgès-Maunoury, ministre adjoint à la Défense nationale, et Félix Gaillard, secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil.

M. André Marie, serrant la main de notre collaborateur Paul Mousset.

NÉCROLOGIE

Le Dr Philips

Avec le docteur Antoine Philips, qui vient de s'éteindre, âgé de soixante-dix-sept ans, à Eindhoven, disparaît une grande figure de l'industrie et de la science modernes. Il avait su, par son inlassable activité et ses connaissances techniques approfondies, donner un développement mondial à la firme qui porte son nom. On lui doit, dans le domaine de l'électronique notamment, des créations innombrables. Le gouvernement français l'avait élevé au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

A la Galerie de l'Elysée, tout auprès du bruyant Salon des Tuileries, une vingtaine de toiles de Vlaminck donnent un raccourci saisissant de la pensée du maître. Pour qui n'a pu voir ses toiles qu'une à une cet ensemble sera une révélation : le pinceau de Vlaminck exprime des violences, des luttes ; il arrache à la palette des tons heurtés, électriques; mais combien caresse-t-il d'ombres incertaines, de doux contours, de taches indéfinissables dans leur diaprure, et quelle saveur ne donne-t-il pas à toute chose !

C'est à la librairie Pelletan-Helleu que Marcelle Kuntz expose, dans la vitrine, toute une série de sanguines, dont plusieurs sont la préparation à l'exécution de sculptures. D'un voyage en Hollande fait cet été l'artiste a rapporté de belles études, témoin cette tête de paysanne en costume. Mais deux statuettes modelées avec vigueur font pressentir quelles œuvres magnifiques elles seraient à une échelle plus grande : chez Marcelle Kuntz, que ce soit dans ses essais de sculpture ou dans ses gravures, on sent une puissance de création toujours en permanence.

MAURICE SÉRULLAZ.

LES SPECTACLES

TH. des VARIÉTÉS
SACHA GUITRY
UNE FOLIE

ATHÉNÉE
THÉATRE LOUIS-JOUVET
LE GRENIER DE TOULOUSE
joue
LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE
de
WILLIAM SHAKESPEARE

THÉATRE des ENFANTS MODÈLES
Salle Chopin-Pleyel - 252, Faubourg-St-Honoré
Dim., 14 h. 45 : LE TOUR DU MONDE D'UN PETIT PARISIEN.
Jeudi, 14 h. 45 : L'OISEAU BLEU.

ATELIER
200e
COLOMBE
de Jean Anouilh
avec tous les créateurs

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale»

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

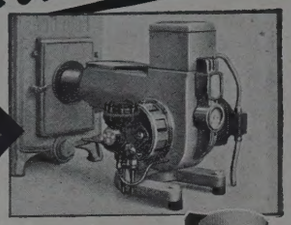
	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

Le chauffage au "mazout"

Économie - Confort - Sécurité
avec
Le Brûleur FRANCIA



Économie : Plus de temps perdu à vider les cendres, à charger la chaudière. Que de peine économisée. Votre brûleur FRANCIA, grâce à son *thermostat d'ambiance* (1), fonctionne juste le temps nécessaire pour maintenir la température désirée chez vous. Vous économisez 50% de temps de combustion. De plus, **1 tonne de mazout équivaut à 2 tonnes de charbon et dans le mazout tout brûle.** Quelle différence de prix de revient.

Confort : Une chaleur toujours égale sans toucher à rien. Mise en route, 2 possibilités :
1°) en pressant un bouton.
2°) mieux encore : grâce à son *relai chronométrique* (2), FRANCIA s'allume tout seul à l'heure choisie. Vous voulez arrêtez la nuit : votre relai éteint FRANCIA et le lendemain, pendant votre sommeil, FRANCIA repart.
Aux saisons intermédiaires, vous hésitez à remettre en route le chauffage central au charbon. Avec FRANCIA, pressez le bouton; quelques instants après vous avez chaud. Votre cave est toujours propre, plus de poussières de charbon, de cendres collant partout. ***FRANCIA est rigoureusement silencieux.***

Sécurité : *Le mazout est sûr.* Il ne s'enflamme pas spontanément. Il vous est livré sur appel téléphonique par le pétrolier de votre choix.
Construit en série dans une usine ultra-moderne, FRANCIA s'adapte sûrement sur votre chaudière. En une petite journée il est installé chez vous. Le "SERVICE FRANCIA", avec son personnel spécialisé, en assure l'entretien. C'est le brûleur dont vous avez besoin !
FRANCIA est à la portée de votre bourse !

Dès aujourd'hui demandez tous renseignements :
BRULEURS FRANCIA SERVICE J
rue Desseaux - ROUEN - Tél. : R1. + 79-60

VOULEZ-VOUS SAVOIR DESSINER?

SI VOUS SAVEZ ÉCRIRE... VOUS POUVEZ DESSINER

N'avez-vous pas dit souvent : " Si seulement je savais dessiner ! " Soyez-en persuadé : cette faculté, vous pouvez l'acquérir très facilement. Si vous savez écrire, vous pouvez dessiner. La méthode A. B. C. de Dessin vous apprend à retrouver dans tout ce qui vous entoure les lignes, les courbes, les formes dont vous vous servez quotidiennement en écrivant. Elle vous montre comment les employer, comment les unir l'une à l'autre pour représenter n'importe quel modèle par traits précis et fermes. Après, tout devient facile.

RENSEIGNEZ-VOUS : Grâce à cette étonnante méthode, vous pourrez, chez vous, apppendre tout seul à dessiner non pas de pâles copies, mais de véritables croquis, des études directes d'après nature. Ce sera pour vous, dès la première leçon, d'un intérêt passionnant. Demandez aujourd'hui même l'album (offert gratuitement) où sont exposés les principes de la méthode A.B.C. Vous y trouverez aussi un exposé des carrières qui s'ouvrent à celui qui sait dessiner.

SEUL COURS DE SON GENRE !
L'École A. B. C. de Dessin, la plus importante École de Dessin du Monde, fondée en 1913 (plus de deux cent mille abécistes dans 16 pays différents) donne à chacun de ses élèves le droit de se spécialiser gratuitement dans les branches du dessin qui rapportent : Publicité, Mode, Décoration, Illustration, Dessin humoristique, Portrait, Paysage, Lettre Dessinée, etc.

Ce nouvel Album vous est offert gracieusement. Édition de luxe, 24 pages, 150 illustrations. Exigez-le, ce sera pour vous une véritable révélation.

GRATUIT

ÉCOLE A.B.C. DE DESSIN (Stud. W. 3)
12, Rue LINCOLN (Champs-Élysées), PARIS-8e
Veuillez m'envoyer gratuitement, sans engagement, votre album illustré sur la Méthode A.B.C. (ci-joint 2 timbres pour frais d'envoi).
NOM _____
ADRESSE _____
AGE *(pour les moins de 16 ans)* _____

LE BRIDGE (N° 95)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 81

LE MORT : ♠ D 6 3 ♡ 7 4 3 2 ◇ A 8 4 ♣ 7 3 2

entame : ◇ R — NORD / OUEST EST / SUD — ◇ 2

♠ A V 10 9 8 ♡ A D ◇ 7 5 3 ♣ A R D

Sud joue 4 ♠. Ouest entame du ◇ R et est fournit le 2. Plan de Sud?

Sud doit prendre du ◇ as et faire l'impasse à ♡, pas à ♠.

Où est la différence entre les deux impasses ?

Il suffit qu'Est ait le ♡ R pour qu'on réussisse l'impasse à ♡ et le contrat. Il ne suffit pas qu'Est ait le ♠ R pour qu'on fasse 4 ♠, si l'on choisit l'impasse à ♠, car si Est a ♠ R x x x (11,3 % à priori), on ne prendra pas le ♠ R et l'on ratera le contrat, devant perdre ♠ R, ♡ R et deux ◇.

Il y a un second avantage, mais beaucoup moins important, à choisir l'impasse à ♡.

Si l'impasse à ♡ rate, on a encore une faible chance de réussir le contrat si le ♠ roi est sec.

Il est vrai que si l'on fait l'impasse à ♠ et la rate, on a encore la faible chance de réussir le contrat si le ♡ roi est sec.

Mais il y a moins de chances de trouver sec le roi de ♡ que le roi de ♠, puisque les adversaires ont sept ♡ et n'ont que cinq ♠.

ÉTUDE N° 82
d'après Culbertson

LE MORT : ♠ V 9 3 2 ♡ A D V ◇ A 5 2 ♣ D 10 2

entame : ◇ 7 — NORD / OUEST EST / SUD

♠ A R ♡ R 10 9 8 7 ◇ 6 4 3 ♣ A R 4

Les enchères :

NORD	EST	SUD	OUEST
1 ♣	1 ◇	2 ♡	passe
3 ♡	passe	4 S A	passe
5 S A	passe	6 ♡	

Ouest entame du ◇ 7 pris par l'as.

Puis ♡ as, ♡ dame (Ouest n'avait qu'un atout au départ), ♡ valet pris par le roi et ♡ 10, sur lequel Nord jette un petit ◇.

Suivent ♠ as et roi, et ♣ roi, sur lesquels Est a jeté ♠ 4, ♠ 10 et ♣ 9.

Comment continuer ?

ANDRÉ CHÉRON.

LE DOCTEUR MACOUMAYE ET SES PARTENAIRES
La panthère

C'est le bridge fait femme et elle ne manque pas de séduction malgré ce nom terrible. Certains préféreraient sans doute des séductions plus douces. Elle a installé le bridge au foyer, mais s'y adonne aussi volontiers hors de chez elle. Pour elle la chasse ou les affaires ne sont pas des excuses, mais au nom du bridge elle donne l'absolution. Ses enfants ont su jouer avant de savoir lire. A peine un léger défaut : elle exige de son mari qu'il joue selon l'inspiration qu'elle a et sa vivacité est telle que si le malheureux ne justifie pas les espoirs qu'elle met en lui on la voit bondir, prendre sur la cheminée une potiche de prix et la faire voler en éclats à l'autre bout du salon.

R.-J. M.

PENSION DANS FAMILLE

Dans un cadre idéal et de grand confort, offre séjour agréable et reposant à hôtes payants, références exigées. Etablissements Gilles SIMON, Cognac (Charente).

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Vente au palais de Justice à Paris le samedi 27 octobre 1951 à 14 heures en un seul lot. Un

BEAU DOMAINE
appelé **LES GRANGES** situé à
Juziers canton Limay
arrondissement de Mantes (S.-et-O.)
à 50 km. de Paris par l'autoroute de l'Ouest
comprenant maison de maîtres, fermes, batiments, bois et terres.
Contenance totale 150 hectares environ.
Mise à prix : 5.000.000 fr.
s'appliq. jusq. concur. de 600.000 fr. avec dom guerre
LE TOUT LIBRE DE LOCATION
S'adr. Me **GROLOUS**, avoué à Paris, 3, rue de Penthièvre; Jarry, Nourry, Laurent, avoués à Paris; Corpechot, notaire Paris; Bellargent, notaire à Limay (S.-et-O.) M. Yves Lecasble, 15, rue de Tocqueville à Paris, au greffe des criées du Tribunal civil; et pour visiter, à M. Dupuis, Les Granges, à Juziers (S.-et-O.). Tél. 33.

DOMAINE DU CHATEAU DE MEURSAULT
PROPRIÉTÉ DE MONSIEUR LE COMTE DE MOUCHERON
MEURSAULT-CHARMES
MEURSAULT-PERRIERES
MONTRACHET
DE MOUCHERON & Cie
DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS
MEURSAULT-Côte d'Or
SUR LES TABLES LES PLUS RAFFINÉES... DANS LES RESTAURANTS DE CLASSE...

Vente au palais de Justice, à Paris, le samedi 27 octobre 1951, à 14 heures.

8 LOTS : IMMEUBLES A PARIS

5, rue de Maubeuge	178 m²	Revenu brut	467.708	Mise à prix :	**2.500.000**
131, rue de Rome	171 m² 59	d°	322.542	d°	**1.500.000**
24, rue des Écoles	434 m² 92	d°	593.142	d°	**3.000.000**
31, rue du Mail	290 m²	d°	560.000	d°	**1.300.000**
29-31, rue Sᵗᵉ-Apolline	200 m²	d°	470.478	d°	**2.000.000**
15, rue de Tocqueville	325 m²	d°	481.488	d°	**3.000.000**
8, rue Dante	274 m²	d°	536.080	d°	**3.000.000**
Terrains avec constrᵒⁿˢ	325 m² 60	d°	294.500	d°	**2.800.000**
133-135, av. de Clichy	392 m² 60				

S'adresser Me **GROLOUS**, avoué, demeurant à Paris, 3, rue de Penthièvre; Mᵉˢ Jarry, Nourry, Laurent, avoués à Paris; Me Corpechot, notaire à Paris; M. Yves Lecasble, demeurant à Paris, 15, rue de Tocqueville, au greffe des criées et sur les lieux pour visiter.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

POUR LES COTONS IMPRIMÉS

GOÛT
QUALITÉ
CRÉATIONS

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

RIVOIRE & CARRET

PÂTES TROIS ÉTOILES

LA PERFECTION
LA QUALITÉ